



Le
MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 115 • Sept.-Oct. 1965 • 2 F.

*Aujourd'hui c'est
leur tour...*



*... Demain ce sera
le vôtre !...*

FP 2520

ÉDITORIAL

LA GUERRE EST LA, même si elle se déroule aux antipodes !

LA GUERRE EST LA, même pour les lâches et les imbéciles qui ne consentent à s'épuiser les poumons à crier : « Au feu ! » que le jour où leur maison brûle !

LA GUERRE EST LA, banc d'essai de tous les gouvernants et trafiquants mondiaux, expérience budgétaire et politique, au regard de qui la vie humaine ne compte pas !

LA GUERRE EST LA ! et vous vous taisez.

Journalistes, hommes d'affaires, agioteurs et politiciens : fakirs de l'information ; toute la gent larvaire de la presse et de la radio (parlée ou télévisée) y va de son petit pronostic, entre deux tuyaux sur le tiérocé.

Et ici de s'écraser une larme, et là de pisser de l'œil sur les malheurs du temps, en envisageant l'attentat des grands de ce monde au même titre qu'un typhon ou qu'un tremblement de terre.

Comme c'est beau une belle conscience, mais qu'il ose tendre les mains celui qui ne les a pas dégueulasses de crime !

« La guerre pourra-t-elle être évitée ? »

Eviter pour qui ?

N'est-elle pas pour tous ceux qui y ont déjà laissé leur peau ?

N'est-elle pas pour tous ceux qui gémissent sur des lits d'hôpitaux ?

N'est-elle pas pour tous ceux qui fuient sur les routes abandonnant maisons en ruine et villes en flammes ?

Mais comme on disserte bien de Paris, de New York ou de Moscou !

N'est-ce pas intolérable, pour qui garde un semblant d'épiderme humain, que ce verbiage de pisse-froid, au regard desquels une bataille — dont ils parlent à dix mille kilomètres de là — est présentée comme une recette de mayonnaise.

Ne réverait-on pas de les voir en crever !

La vérité, celle que nous hurlons depuis des lustres à en perdre le souffle, la vérité c'est qu'on ne peut pas s'élever contre la guerre sans s'élever contre tout ce qui l'engendre : contre les églises qui lui apportent leurs encouragements et leurs bénédictions, contre les capitalismes (privés ou d'Etat) qui s'en enrichissent, contre les gouvernements qui les préparent et les déclenchent.

La vérité c'est que la guerre n'est possible qu'en raison de ce faux problème posé aux peuples, et

qu'ils n'ont pas eu le courage de repousser comme la plus odieuse des impostures :

Le choix entre la Paix et la Liberté.

La Liberté et la Paix sont indissociables, sacrifier l'une c'est renoncer aux deux.

Que les hommes se dressent pour balayer les Etats (tous fauteurs de guerre, puisque tous se réservent le droit de la déclarer), que les hommes, tous les hommes prennent en main les responsabilités qu'engendre la Liberté, et c'en est fini de la guerre, de toutes les guerres !

Jusqu'à on verra s'opposer la France et l'Algérie, comme hier, les U.S.A. et le Vietnam, l'Inde et le Pakistan, comme aujourd'hui, ou d'autres belligérants, comme demain.

Jusqu'à on assistera à ce spectacle odieux et risible de Nations se posant en arbitre et en sauvegarde de la Paix, alors qu'elles ne se sont pas essayé les mains du sang de la dernière tuerie !

LETTRE AUX LECTEURS ou... Propositions pour un dialogue

NOUS voici donc de nouveau en contact avec vous après la regrettable et coutumière interruption estivale que nous imposent nos difficultés matérielles.

Certes, nous connaissons des solutions « réalistes » pour surmonter ces difficultés. Il n'y a d'ailleurs qu'à jeter un coup d'œil sur l'« Humanité-Dimanche » par exemple, pour dénicher ces solutions par dizaines. Quelques tuyaux pour le tiérocé, de nombreuses pages publicitaires... etc., et nous verrions s'ajouter nos lecteurs, se multiplier nos revenus, bref, nous verrions la face tourmentée de notre administrateur reprendre les couleurs d'une douce sérénité.

Malheureusement pour lui, nous ne sommes pas mûrs pour faire des compromis, pour collaborer, pour consolider d'une main ce que nous combattons de l'autre.

Refusant d'acquiescer la rançon d'une audience étendue mais factice, nous vous présentons un journal pas tout à fait comme les autres, nous faisons cela parce que, en revanche, nous pensons pouvoir compter sur des lecteurs qui, eux aussi, ne soient pas « tout à fait comme les autres ».



Nous nous adressons ici à ceux qui, avec plus ou moins de sympathie, suivent régulièrement ou épisodiquement notre combat, en pensant que malgré nos défauts, nous avons quelque chose à dire et qu'il faut que nous le disions. Nous n'insisterons pas aujourd'hui sur l'aide matérielle qui, à travers la souscription se révèle indispensable, mais sur un problème qui, à un tout autre niveau, est encore plus important.

Un de nos objectifs essentiels consiste à réveiller, à susciter, à développer un esprit critique, une volonté d'initiative, un dynamisme à la fois de contestation et de création dans des masses qu'un conditionnement social efficace rend trop enclines à se laisser diriger et manœuvrer.

Nous nous refusons donc à entériner la passivité, à la consolider comme le font et le système et les organisations qu'elles soient de gauche ou de droite : c'est pourquoi nous nous refusons à déverser une prose, plus ou moins sensée, que nos lecteurs devraient se contenter d'ingurgiter et parfois d'assimiler.

Contre la conception dominante d'un lecteur passif, uniquement « récepteur », notre désir serait de promouvoir une génération de lecteurs-participants, de lecteurs-actifs, formant un public vivant, en dialogue permanent avec nous. Si nous y arrivions ce serait déjà réaliser en partie ce pourquoi nous luttons. Sommes-nous des utopistes ? L'avenir nous le dira, mais pour notre part nous sommes décidés à tout mettre en œuvre pour structurer les vecteurs d'une communication qui ne soit plus à sens unique.



Le journal, nous l'avons dit, a des défauts, nous sommes conscients de certains d'entre eux, d'autres nous échappent ; certains sont insurmontables pour l'instant (tel le prix que nous aimerions voir réduit de moitié), d'autres peuvent être dépassés avec votre aide. Cette aide peut se concrétiser de mille manières, par l'envoi de suggestions, par la formulation de critiques dans tous les domaines, par l'envoi d'informations sociales, internationales que vous jugerez intéressantes, en diffusant le journal dans le cercle de vos relations, en vous abonnant si ce n'est fait, en nous expédiant les adresses de personnes susceptibles d'être intéressées, à qui nous enverrons un abonnement d'essais... etc. Nous ne connaissons pas toutes les formes que pourrait prendre votre aide... à vous de les trouver...

LA RÉDACTION.

Sommaire

N° 115 Septembre - Octobre 1965

	Pages
Lettre aux lecteurs	3
par la Rédaction.	
A rebrousse-poil	4
par P.-V. BERTHIER.	
Quelle opposition	4
par Gérard SCHAAFS.	
Pour changer de maître	4
par KUGER.	
Saisi en Algérie	4
par J.-L. GERARD.	
L'Extrême droite	5
par C.T.Y.	
L'Ecole Emancipée	5
par DURY.	
Refus de marcher dans ce bourbier	6
par Hem DAY.	
Recherches Libertaires	6 et 7
par J. COULARDEAU.	
Le P.C. et l'élection présidentielle	7
par Henri STERNER.	
L'Inde en bref	8 et 9
par M. ROTOT.	
Brejnev, Mao and Cia	10
par TONY-TOM.	
Autour d'un concile	10
par R. PANNIER.	
Bakounine et le matérialisme	11
Informations Internationales	12
Actualité Anarchiste	12
A travers les revues	13
par J. SOREL.	
Les jeunes poètes révolutionnaires bougent	13
par M. JOYEUX.	
Paul Primet est mort	13
par B. SALMON.	
Biennale de Paris	13
Avec les Beatniks	13
par J.-L. GERARD.	
Disques et Radio	14
par J.-F. STAS.	
Variétés « L'Ecluse »	14
par Suzy CHEVET.	
Théâtre : « Le goûter des Généraux »	14
par Georges SENNER.	
Télévision	14
par Gilbert LEGROS.	
Le Corbusier est mort	14
par Jean ROLLIN.	
Le livre du mois	15
par M. JOYEUX.	
L'Inégalité, les techniciens et les technocrates	16
par M. JOYEUX.	

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration

3, rue Ternaux, Paris (11^e)

VOLTAIRE 34-08

Compte postal Librairie Publico Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France : 6 numér.	10,00 F
12 numér.	20,00 F
Etranger : 6 numér.	10,60 F
12 numér.	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom

Prénoms

Adresse

Le directeur de la publication,
Maurice Laisant.

Imprimeur Central du Croissant
19 rue du Croissant - Paris (2^e)

POUR CHANGER DE MAÎTRE ?

Tixier, de Gaulle, Mitterrand ou quelque autre compère, pour qui votez-vous ? Grave question ! Vous avez sans doute fort bien étudié les programmes, ou ce qui en tient lieu, de ces jocrisses (je ne dis pas Jean-Foutre, parce que ce n'est pas poli et que je ne voudrais surtout pas plagier, attention aux droits d'auteur, notre si aimable général). Tous vous ont dit : La France est en danger, la Paix vacille, l'Union Européenne se disloque (tout ça avec des majuscules s'il vous plaît). Tous vous ont dit : oui, mais je suis là !

Pour ce qui est de la France et de l'Europe, nous autres, anarchistes, qui voulons la véritable liberté, c'est-à-dire la suppression des gouvernements à travers le monde entier, le peuple et non l'Etat, nous n'avons que fort peu à nous soucier de leurs débâcles. Quant à la paix, on sait ce qu'en pense, malgré son ignoble hypocrisie, M. Tixier. (Aimez-vous le cirque ?) On connaît, et pour cause, Mitterrand. Pour les amateurs de paradoxes qui ne lisent point « La Nation » (veuillez m'excuser, j'ai trouvé ce numéro dans le train, je ne l'ai certes pas acheté), l'édition spéciale du 14 juillet tirait en page 3, avec des caractères comme ça : « LA FORCE NUCLEAIRE EST UNE ARME DE PAIX. » Cela se passe de commentaires ! Il n'y a pas d'hôpitaux ? Il y a la Bombe ! Il n'y a pas de logements ? Il y a la Bombe ! Il n'y a pas d'écoles ? Il y a la Bombe ! Il n'y a pas d'autoroutes ? Il y a la Bombe ! On manque de tout ? Qu'importe, la grandeur de la France est sauvegardée, nous avons notre force de frappe !

Et croyez-vous que quelqu'un d'autre changera, quel qu'il fût, cet état de choses ? Croyez-vous que M. Tixier augmentera les salaires ? Croyez-vous que Mitterrand diminuera les impôts ? Si oui, je vous en prie, courez aux bureaux de vote, déposez votre bulletin dans l'urne et rentrez dormir c... contents.

Si non, c'est alors qu'il le faudra montrer, c'est alors qu'il faudra rester chez vous le 5 décembre. Car, entre tous ces pantins que l'on nous propose, quelle est la différence ? Qu'est-ce que cela peut faire que ce soit un tel ou un tel qui continue de vous bernier ?

La vérité est que tous les gouvernements se valent et que tous ne valent rien. Alors,

ABSTENEZ-VOUS D'ÊTRE COCUS !

KUGER.

SAISI EN ALGÉRIE

Notre dernier numéro (juillet-août) a été saisi à Alger.

J'avais écrit : « Les hommes changent, les problèmes demeurent. »

Désormais je peux écrire : « Les hommes changent, les méthodes restent. »

De même que la censure n'a jamais suffi à cacher la réalité, la censure actuelle ne résoudra pas les problèmes algériens. De plus, la censure ne grandit pas ceux qui s'en servent.

Bien sûr, on ne nous a pas dit le (s) motif (s) de cette saisie. Mais ce qui est plus grave c'est que personne n'a daigné répondre à nos demandes d'explication. La rédaction du quotidien « EL MOUDJAHID » et celle de l'hebdomadaire « REVOLUTION AFRICAINE » font obstinément la sourde oreille. Qu'en pense Georges ARNAUD ?

Lui qui collabore toujours à « Révolution Africaine », sous Boumediène comme sous Ben Bella, alors que les directeurs en ont été éliminés successivement, il doit pourtant bien savoir le prix de la liberté d'expression. Le 5 mai 1960, « France Observateur » publiait un extrait de ma lettre « Pour un Comité Georges Arnaud » :

« Ce n'est pas seulement contre la saisie de journaux et de livres et l'arrestation de M. Arnaud qu'il faut protester, c'est surtout maintenant pour obtenir la libération de M. Arnaud. C'est pourquoi je propose la formation d'un Comité... »

Georges Arnaud a-t-il, lui aussi, la mémoire courte ?

J.-L. GERARD.

QUELLE OPPOSITION ?

par Gérard SCHAAFS

« Car la gauche ne pense pas pouvoir plaire par ses propres moyens. Pour séduire, elle pense qu'il lui faut se rembourrer de postiches et se travestir. »

Jean-François REVEL.

A l'approche des élections présidentielles, les états-majors des partis politiques de l'opposition ou d'ailleurs, s'agitent quelque peu et chargent leurs plumitifs d'inonder le bon peuple de pompesuses déclarations. Toutes ces belles proclamations se noient d'ailleurs dans une indifférence tout aussi totale que générale. En bref, tout le monde s'en fout. Mais à qui la faute ?

Entendons-nous bien : je me moque éperdument de ce que les partis politiques n'aient plus aucune influence, ne disposent plus d'aucun soutien populaire. Et non seulement je m'en moque, mais je m'en réjouis. Je n'ai jamais aimé les parasites et tous ces morpions « démocratiques », ces professionnels de la politique me dégoutent profondément, et n'ont, en fait, que le sort qu'ils méritent.

*

Mais qu'est-ce que « l'opposition » ? A priori une substance pas tellement consistante et encore moins stable, les individus qui la composent restant soumis à certaines règles élémentaires qui leur interdisent toute rigueur morale, et encore moins politique. Si vous ne me croyez pas, rappelez-vous les « étonnantes combinaisons » qui fleurissent lors des récentes élections municipales ! En bref, l'opposition, c'est tout ce qui n'est pas gaulliste (pour diverses raisons), ou ce qui ne l'est plus.

Je ne m'étendrai pas sur « l'opposition nationale » de Tixier-Vignancour. Son cirque et son baratin de fasciste en pantoufles n'impressionnent personne et, somme toute, il ne joue pas trop mal son rôle. Il faut espérer que ses commanditaires sauront le récompenser. Dans le fond, le « Tixiérisme », c'est du Gaullisme qui ne se serait pas arrêté en chemin. Une conclusion logique en quelque sorte...

*

Reste l'opposition dite « de gauche », on ne sait trop pourquoi. Si être de gauche a pu avoir un sens, il y a belle lurette que les zozos qui se réclament de cette gauche l'ont défigurée et dénaturée à tout jamais. Souvenez-vous de M. Mollet agissant comme une canaille colonialiste. Neuf années ont passé. M. Mollet n'est peut-être plus colonialiste, mais qui m'empêchera de penser que c'est toujours une canaille ? Et ce n'est pas un cas isolé, mais un parmi les autres, tous les autres. Ne peut-on lire dans l'éditorial des « Cahiers du communisme » de mai 1956 que « le vote de confiance du groupe communiste pour le gouvernement n'est pas, cela va sans dire, un vote d'approbation des mesures militaires de Guy Mollet ».

Alors, qu'est-ce que c'était ?

Dans ces conditions, on comprend aisément que l'agitation de ce ra-

massis hétéroclite, allant des communistes aux petits pères jésuites du M.R.P., en passant par les têtes pensantes de la Franc-Maçonnerie n'excite pas l'enthousiasme populaire. Et tout ce petit monde va de conciliabules en réunions avec une seule idée en tête : préparer la suite, c'est-à-dire « faire du gaullisme sans de Gaulle ». Une idée comme une autre...

Je ne reproche pas à cette « opposition » de gauche d'être ce qu'elle est : ça ne pouvait pas être autrement. La règle du jeu en somme. Mais que ces énergumènes se plaignent de l'indifférence ou du manque de soutien de la classe ouvrière, c'est un peu gros, non ?

Alors, que faire ?

Subir sans broncher les caprices mégalomanes d'un vieillard dont l'horizon politique n'a jamais dépassé la « ligne bleue des Vosges » et de sa mafia de crétins dont la suffisance n'a d'égal que la servilité, ou bien accepter de se livrer même un court instant, aux ambitions de ces intellectuels en mal d'idées, de ces combinards sans scrupule, qui forment cet amalgame instable que l'on appelle « la gauche » ?

Non.

Il y a mieux à faire.

CONTINUER LA LUTTE POUR L'EMANCIPATION DE L'HOMME, PAR EXEMPLE.

PÉCUNIA EST LIBÉRÉ !

C'est avec joie que nous vous annonçons que Pécunia a enfin été arraché aux prisons de Franco, grâce aux efforts conjugués de nombreux camarades de la F.A., du mouvement syndicaliste, et des organisations espagnoles. Notre camarade a pu reprendre

ses études interrompues depuis son incarcération en 1963. Nous ne devons pas relâcher une seconde notre effort pour faire libérer nos autres camarades encore détenus.

LA FEDERATION ANARCHISTE.

A rebrousse-poil

par P.-V. BERTHIER

Il y eut naguère, et il y en a peut-être encore, sur un boulevard de Paris, un artisan qui s'était donné pour enseigne : « le petit qui n'a pas peur des gros ».

Cette devise, fort sympathique quand on la lit au-dessus d'une boutique modeste, pourrait être également celle — en la mettant au pluriel — de la Confédération des petites et moyennes entreprises, mais dans un esprit bien différent.

En effet, ces petits et moyens patrons confédérés n'ont vraiment pas peur des gros. Les gros les effraient si peu qu'ils font bloc et route avec eux, et jamais avec les petits. Au rebours du jobâtiste, ils pensent que, pour le meilleur et pour le pire, on a souvent besoin d'un... plus gros que soi. C'est des petits qu'ils ont peur, des moindres, des misérables, et tous leurs choix découlent de cette crainte-là.

Avez-vous suivi la querelle entre le Conseil national du patronat français et le Centre des jeunes patrons ? Il ne nous appartient certes pas de partager ici, dans le litige qui les sépare, les jeunes patrons et les patrons traditionnels. On peut dire néanmoins que les premiers tentent de faire, si l'on veut, un effort pour être « dans le vent » alors que les seconds exigent de revenir au patronat de droit divin et à la législation sociale d'avant 1936.

En quelque sorte, le C.J.P. est dans la classe patronale, par rapport au C.N.P.F., ce que certains coqueux semi-libéraux sont — ou paraissent être — aux intégristes de l'Opus Dei dans le sein de l'Eglise romaine.

les requins, les brochets et le menu fretin

Eh bien ! les petites et moyennes entreprises confédérées, en présence d'un conflit comme celui qui aboutit à la décision du C.N.P.F. d'exclure les jeunes patrons, prennent toujours la position la plus rétrograde, et jamais la plus progressiste. Voici ce qu'on a pu lire dans leur journal « La Volonté », de juin 1965 :

« La Confédération des petites et moyennes entreprises n'a pas à prendre part aux querelles qui peuvent opposer le Centre des jeunes patrons au Conseil national du patronat français, tout en se déclarant solidaire avec celui-ci concernant les dangers qu'il y aurait, particulièrement dans les petites et moyennes entreprises, à reconnaître la section syndicale d'entreprise, dont l'action, orientée par des éléments extérieurs, ne pourrait que politiser les relations entre les employeurs et les salariés à l'intérieur de l'entreprise. »

Et d'estimer que « le Centre des jeunes patrons est un organisme de débats doctrinaux, sans vocation syndicale et sans représentativité structurelle ». Bref, un repaire de bolcheviks ou d'anarchos !

N'avons-nous pas lu souvent qu'à Babel-Oued les « petits Blancs » avaient fait corps avec la répression de façon presque

unanime dans les moments les plus tragiques de la guerre d'Algérie ? Ne lit-on pas qu'en Alabama ce sont les petits et moyens Américains de race blanche qui animent le plus enragé ségrégationnisme ?

Dans une ville de province que vous connaissez bien, les petits patrons sont toujours avec les gros contre leurs ouvriers. Les plus militants, les plus agressifs, sont parfois d'anciens salariés, qui naguère furent grévisés à l'occasion. Il en est un, une fois en passant, qui se souvient de ses origines et sait agir en conséquence, mais c'est l'exception.

Disposant d'une marge plus étroite pour exploiter leur personnel, ils poussent les gros à refuser toute concession et leur reprochent d'être trop généreux !

Dans le même numéro de « La Volonté », les petits et moyens patrons confédérés trouvent d'ailleurs motif à se séparer des gros employeurs sur un point : ils précisent qu'ils ne s'estiment pas engagés par l'accord du 30 mai 1965 entre le C.N.P.F. et F.O. pour l'octroi d'une quatrième semaine de congés payés. Trop social à leurs yeux, le grand patronat !

Ce qui prouve que, pour le menu fretin, les parages des simples brochets peuvent être encore plus inhospitaliers que le sillage des grands requins.

LE P. C. F. ET L'ELECTION PRESIDENTIELLE

UN événement d'une certaine importance vient de rompre la monotonie pré-électorale : le soutien communiste à la candidature Mitterrand. Ce n'est pas que je me fasse de quelconques illusions sur ce que M. Duverger appelle « la fin du schisme » de la gauche, ou sur le principe même des élections. Mais le parti communiste se prétend le parti de la classe ouvrière et de fait il y occupe, avec son appendice syndical la C.G.T., une position prépondérante. Dans la mesure où nous adoptons des positions de classe, nous nous devons d'expliquer un tel fait et d'en mesurer les conséquences lointaines pour le mouvement ouvrier.

Jusqu'à présent, l'action politique du P.C.F. a répondu à deux principes : implantation dans la classe ouvrière dont il prétend représenter les intérêts et défense de la position internationale de l'U.R.S.S. Mais ce que veut la nouvelle classe dirigeante russe, c'est, bien sûr, conserver son pouvoir. Pour cette raison, elle ne peut que craindre des mouvements révolutionnaires dans des pays occidentaux, dont l'exemple saperait les bases de son autorité à l'intérieur. A cela il faut ajouter le respect du statu-quo international, une des données essentielles de sa politique extérieure.

La dépendance du P.C.F. vis-à-vis de la politique soviétique explique en grande partie son orientation réformiste. Celle-ci cependant développe des tendances contradictoires. Réformisme signifie abandon du but final au profit du développement indéfini d'aménagements partiels : c'est-à-dire abandon du caractère de classe de l'organisation, de la lutte de classes et d'intégration de l'action dans le cadre des institutions bourgeoises.

Or cela ne lui est possible que si la bourgeoisie française l'accepte comme parti « national » : en d'autres termes si les intérêts de cette dernière coïncident, dans une certaine mesure, avec ceux de la bourgeoisie russe, à moins que le P.C. ne renonce à défendre ses intérêts tels qu'ils s'incarnent dans la politique étrangère de l'U.R.S.S. La coexistence qui règne entre les deux blocs estompe, certes, ces contradictions. Mais c'est aussi la concurrence que se livrent les nations occidentales, concurrence qui se manifeste particulièrement par la politique gaulliste dite « d'indépendance nationale » et de rapprochement avec l'Est, qui favorise leur résorption momentanée.

En fait, s'il ne s'agissait que de cela, nous verrions le P.C.F. présenter son candidat aux élections et faire obstacle à une union de la gauche en prétextant le refus des autres partis de discuter d'un programme

commun. Le triomphe de de Gaulle n'en serait que plus éclatant. Une telle attitude ne serait alors que le fruit d'une communauté passagère d'intérêts entre les deux Etats russe et français.

Le soutien apporté à Mitterrand procède par contre de la volonté systématique de s'intégrer définitivement dans la « vie politique française » et de rassurer la bourgeoisie tant sur son programme économique et social que sur ses rapports avec l'U.R.S.S.

Ce programme relève, certes, d'un travailisme encore assez démagogique pour susciter les inquiétudes de la bourgeoisie : semaine de 40 heures, nationalisation des monopoles et des banques d'affaires, etc. Mais cette démagogie n'est-elle pas la garantie, du moins pour le moment, de son influence dans le prolétariat ? Et on peut penser que procédant de reniement en reniement, comme il en a l'habitude, l'exercice du pouvoir serait à la mesure du respect qu'il témoigne pour les institutions dans sa lutte pour la « démocratie renouée » : il l'a d'ailleurs déjà prouvé en 1945.

Quant à la défense des intérêts de l'Etat soviétique, il montre, en soutenant un partisan du Marché commun et de l'Alliance atlantique contre un de leur adversaire en Occident, qu'il est prêt à tous les sacrifices. Georges Marchais ne déclarait-il pas, en 1963, au congrès de Gennevilliers : « Notre parti ne pose pas le retrait de la France du pacte atlantique et du Marché commun comme condition pour que socialistes et communistes aient une base d'action commune en faveur de la paix ».

On comprend ainsi l'attitude de la vieille garde traditionaliste du P.C.F., groupée autour de Jacques Duclos, qui exigeait un programme commun et un candidat communiste.

Les réticences de la S.F.I.O. s'expliquent elles aussi fort bien. Elle sait qu'avec l'évolution du P.C.F. son « avenir » est menacé. Le P.C.F., dont l'influence dans le prolétariat est supérieure à la sienne, pourra en effet jouer le rôle qu'il tint un moment en 1945-1947 et qu'auront tenu avant lui le parti radical (de la commune

au début de ce siècle), puis la S.F.I.O. : celui de cautionner auprès des masses laborieuses, au besoin en participant au gouvernement, la politique de la bourgeoisie.

Deux séries de conséquences en résultent. La lente évolution du P.C. vers le travailisme et le rejet au centre d'une S.F.I.O. dont l'influence dans le prolétariat n'a cessé de décliner depuis la guerre auront sans doute des conséquences graves sur le plan syndical : intégration accélérée des appareils, et en particulier de la C.G.T., réduits au rôle de courroie de transmission de la politique gouvernementale, et possibilité de fusion des appareils syndicaux (en particulier C.G.T. et F.O.).

Jusqu'à maintenant, en effet, la guerre froide et la soumission du P.C. et de la C.G.T. à la politique russe en étaient les obstacles insurmontables. Ce n'est que lors de brèves périodes (1936-1939 et 1945-1947), au cours desquelles les intérêts de la bourgeoisie française et de la bureaucratie soviétique coïncidaient face au fascisme et aux mouvements révolutionnaires de masse, que cela fut possible.

Certes, des oppositions de personnes peuvent jouer, mais ce sont paradoxalement les impérieux besoins du capitalisme qui peuvent mener à l'unité syndicale. Notre époque est en effet soumise à une concurrence exacerbée. Pour y faire face, pour « tenir son rang » et au besoin pour gagner de nouveaux marchés, le capitalisme doit investir pour diminuer les coûts de production et les prix. Cela la bourgeoisie veut l'obtenir principalement en augmentant les systèmes de production et en freinant l'augmentation des salaires (plan de stabilisation) ou en régularisant ses hausses par des accords de longue durée avec les syndicats. C'est dans le cadre de cette « politique des revenus » qu'il faut situer le problème de l'intégration syndicale.

Le rôle des syndicats serait alors double : conclure des contrats avec le patronat, mais aussi les faire respecter par le prolétariat, c'est-à-dire empêcher et briser les « grèves sauvages » (exemples américains et scandinaves).

Un syndicat unique et puissant pourrait, certes, avoir de plus grandes exigences face au patronat, mais il aurait du moins l'avantage, pour ce dernier, de pouvoir faire respecter les accords plus aisément. En particulier les minorités révolutionnaires y seraient en fait impuissantes.

Ainsi, sur le plan syndical, les besoins de la bourgeoisie pourraient être à plus long terme satisfaits par la nouvelle orientation du P.C. Inversement l'influence que ce dernier exerce, par l'intermédiaire de la C.G.T., sur la classe ouvrière, l'autorise à espérer une place politique grandissante allant jusqu'à la participation gouvernementale.

Cette évolution développe cependant des contradictions qui feront de son aboutissement logique tout à la fois un succès pour le P.C. et la manifestation de son déclin comme parti réformiste.

En effet, s'il est en mesure, dorénavant, de jouer un rôle important, dans le cadre des institutions bourgeoises, c'est à son influence dans le prolétariat qu'il le doit. Mais la voie de la collaboration de classe, ouvertement et régulièrement pratiquée, l'exercice du pouvoir, éventuellement, ne peuvent que l'amener à liquider le moindre caractère de classe, fût-il phraséologique, qui réside en lui.

Le P.C. prépare donc, tout à la fois, l'aménagement déjà entamé de ses positions dans le prolétariat et celui du mouvement ouvrier.

C'est aujourd'hui qu'il faut mobiliser, nous organiser en tant que minorité révolutionnaire, pour empêcher que demain le prolétariat, désarmé et sans espoir, ne soit brisé à nouveau par une mystification plusieurs fois décennale. Sans cesse, il nous faut recommencer le combat pour qu'il trouve en lui la conscience de ses intérêts et les moyens de lutte pour la révolution sociale.

Henri STERNER.

libertaires COULARDEAU LA MONNAIE

LA MONNAIE COMME INSTRUMENT DE CONTROLE

ceux à faire profession de prêteurs. Sans l'épargne, l'économie serait vouée à la faillite, disent les personnes autorisées. Mais, encore une fois, demandons-nous si la monnaie est indispensable à toute vie économique, comme certains l'affirment, ou si, comme précédemment, elle n'est que l'instrument d'une certaine idéologie.

Raisonnement, il faut avouer qu'il serait plus utile de faire provision de biens consommables plutôt que de billets de banque qui, en cas de cataclysme, ne sont, que des bouts de papier que l'on ne possède même pas, puisqu'ils sont déposés en majorité dans les banques. L'intérêt de l'épargne doit être recherché ailleurs que dans une idée de sécurité.

Le pauvre n'épargne pas ! Seuls ont ce privilège ceux qui sont déjà nantis de tout ou du moins de ce qu'ils jugent être suffisant. Il est en effet difficile de manger plus qu'à sa faim. Mais il est parfaitement possible de posséder des sommes gigantesques aux comptes en banques. Autrement dit, l'épargne constituée avec la monnaie sert à différencier les gens, à les classer hiérarchiquement. Ou, plus exactement, la hiérarchie des revenus permet la hiérarchie sociale. L'épargne vise à récupérer le surplus d'argent donné dans le seul but de distinguer M. le président-directeur général du travailleur. Le rôle joué ainsi dans la société est différent, ce qui ne va pas sans créer une certaine émulation. Ceux d'en bas veulent monter, changer de rôle. L'esprit bourgeois moderne est créé. Car le bourgeois d'aujourd'hui n'est plus celui qui s'accroche à sa place, mais celui qui cherche à monter. Il devient le plus farouche défenseur de la hiérarchie. Sans elle il ne pourrait pas monter, monter...

Tout comme les différents compteurs donnent à chaque instant des renseignements précis sur la zone qu'ils contrôlent, la monnaie sert, dans les pays dictatoriaux et organisés (comme l'U.R.S.S., l'Allemagne hitlérienne, etc.), à mesurer l'activité de chaque secteur de la vie économique. Il suffira donc au gouvernement de jouer sur la quantité de monnaie en circulation dans toute ou partie de l'économie pour réaliser ses intentions.

Les pays capitalistes s'acheminent lentement vers cette concentration suprême des pouvoirs. Prenons-en comme exemple la politique fiscale qui, en dégrèvant plus ou moins d'impôts certains secteurs, oriente la production et la consommation dans le sens désiré. Bien d'autres cas existent encore, comme les commandes de l'Etat, les subventions, etc.

Je pense qu'il n'est pas besoin de s'étendre longuement sur l'aspect dictatorial du rôle joué ici par la monnaie. Mais cette dictature, loin de s'opérer dans les seuls pays pratiquant une telle politique, s'impose à beaucoup d'autres pays, et tout particulièrement à ceux dont le développement est encore faible.

Les pays sous-développés sont par excellence ceux où il y a beaucoup à faire, où la main-d'œuvre est généralement abondante, mais où le matériel et les techniciens nécessaires manquent. Par contre, les pays industrialisés possèdent matériel et techniciens en abondance, voire même en

excès, puisque certaines usines américaines détruisent immédiatement la production et que le gaspillage est à la base de la consommation moderne.

Logiquement, ce surplus devrait revenir à ceux qui n'ont rien ! MAIS ILS N'ONT PAS D'ARGENT POUR PAYER ! Aussi doivent-ils se contenter de regarder détruire ce dont ils ont le plus besoin ! Telle est la situation de notre monde moderne.

Bien entendu, l'hypocrisie de nos dirigeants bien-pensants n'a pas voulu que la situation ait l'air d'être ce qu'elle est. Pour ce faire, une multitude de bureaux et d'organismes furent et sont créés. Leur rôle consiste à donner de l'argent à ces « pauvres gens » avec lequel ils vont pouvoir acheter ce dont on ne sait que faire, retrouver son compte, puisque des tas de fonctionnaires sont grassement payés à ne rien faire, ou à faire un travail inutile, et que la concurrence de ces parents pauvres n'est pas à redouter pour demain. On appelle cela du néo-colonialisme et on le pratique indistinctement d'un côté et de l'autre du rideau de fer. Pour le partage de la galette il n'y a pas de philosophie qui compte (2) !

Nous sommes encore obligés de constater que sans la monnaie toute domination économique serait impossible, puisqu'il n'y aurait ni riche ni pauvre.

CONCLUSION

Les anarchistes en général veulent supprimer la monnaie. Les anarcho-syndicalistes, voulant égaliser la situation de chacun, réclament des salaires égaux pour tous. Une telle revendication est irréalisable, car qui dit salaire dit chiffre et monnaie ! Or le rôle néfaste de la monnaie vient d'être montré. Il n'est donc pas possible à un même homme d'être à la fois pour et contre la même chose. Par cette revendication, les anarcho-syndicalistes veulent

simplement faire prendre conscience aux travailleurs de l'injustice émanant de la hiérarchie des salaires. Une fois la revendication considérée comme juste, les travailleurs se heurteront à la société et à l'Etat qui s'opposent à sa réalisation. Ainsi naissent des révolutionnaires.

Il faut néanmoins aborder le cas de l'U.R.S.S. qui essaya le système du salaire unique. Ce fut un échec, s'empressent de dire ceux à qui on en parle. Signalez à ces petits bourgeois nouveau modèle que nous n'en sommes pas étourdis. C'est le contraire qui nous eût surpris. Le salaire égal pour tous, cela correspond à la négation de la monnaie. Or la Russie soviétique n'a renoncé à aucun moment à un quelconque des rôles joués par le rouble. La manœuvre fut habile, car aujourd'hui la revendication a perdu de sa valeur à cause de quelques tricheurs bien décidés à ne pas abandonner le pouvoir ni à supprimer la nouvelle hiérarchie naissante.

Pour terminer sur une note plus optimiste, regardons vers l'avenir. Au loin il y a peut-être, il y a sûrement la Révolution. Soient prêts, dès qu'elle sera là, à supprimer ce fleau, à brûler et à détruire toutes les traces de la monnaie. Avant de prendre notre liberté, il faut briser les chaînes qui nous lient. L'argent lie le monde entier, qui pense pouvoir ne rien faire sans quelques billets de banque. Il y aura bien un jour où nous pourrions prouver le contraire.

Mon seul espoir immédiat est que ces quelques lignes permettent de rappeler les données d'un problème que nous avons tendance, depuis un certain temps, à sous-estimer, sinon à ignorer.

(1) Il ne faudrait confondre à aucun moment, dans cette étude sur la monnaie, et particulièrement de son rôle dans la société capitaliste, les sociétés capitalistes ou « communistes » (base de l'analyse) et la société libertaire que nous envisageons (qui me fournit les critères de jugement).

(2) La Chine communiste, si prude, entretient des relations commerciales avec l'Afrique du Sud.



« Sadhu »
Un Saint à Bénarès



Pakistanaï
Photo prise à Lahors

Le corps, ô moines, n'est point le soi, la sensation n'est point le soi, les constructions ne sont pas le soi, pas plus que la conscience n'est le soi... Considérant cela, ô moines, le disciple ne fait aucun cas du corps, ni de la sensation. En n'en faisant point cas il est impassible. Etant impassible il est libéré. Dans la libération vient à l'existence la connaissance: « Je suis libéré ! » Et alors il sait ceci : la naissance est détruite, la vie avec Brahma est vécue, ce qu'il y avait à faire a été fait, il n'est plus question de devenir ceci ou cela.

DU VINAYA-PITAKA :
la seconde affirmation.

« Les êtres, ô moines, sont responsables de leurs actes : ils ont des actions pour matrice, pour parents, et elles retombent sur eux... Il y a deux destinations possibles, soit l'enfer Niraya douloureux à l'extrême, soit la matrice d'une bête dont la marche n'est pas droite : serpent, scorpion, millepattes, mangouste, chat, souris, hibou ou tout autre animal qui prend une allure furtive en apercevant un humain... Pour ceux dont la distinction est droite, deux destinations sont possibles : soit celle des dieux, agréable à l'extrême, soit la surréaction dans une famille hautement située, de brahmanes, de nobles ou de grands et opulents chefs de maison... C'est ainsi que l'être provient de la surréaction de l'être, selon les actes passés.

(AUGUTTARA-NIKAYA).
BOUDDHA :
De l'enchaînement causal.

L'INDE EN BREF...

● L'INDE est devenue incontestablement une des vedettes de l'actualité. La lutte qu'elle mène contre le PAKISTAN à propos du CACHEMIRE, la plonge dans une situation économique critique.

Les récentes déclarations de M. Chou En-lai, chef du gouvernement chinois, montrent combien le conflit indo-pakistanaï déborde le cadre de la guerre de religions. L'INDE est géographiquement une forteresse stratégique où s'affrontent différents pôles d'attraction politique :

— LA CHINE, qui, par une propagande indirecte cherche à s'imposer au SIKKIM et au NEPAL, voit une possibilité de créer une nouvelle zone d'influence et le Pakistan est réceptif au pragmatisme de Pékin. Quant aux U.S.A., leur position est nuancée par leur politique d'aide aux pays sous-développés et par le conflit vietnamien.

Islamiste ou hindouiste, le CACHEMIRE n'a d'autre solution, que le libre choix de se définir lui-même. De toute façon, qu'il soit indien ou pakistanaï, qu'il prône le port du dhoti ou du turban, la condition humaine y restera inchangée. Il est vrai que d'après les statistiques, les quelques dizaines de milliers d'Hindous du CACHEMIRE ne représentent qu'un pourcentage infime par rapport à la masse des Musulmans. On se bat pour définir plus clairement les frontières, on se bat pour Vichnou ou Allah mais la lutte quotidienne du paysan restera la même. La faim n'a pas de frontière.

La complexité sociale s'inscrit dans le diabolisme du temps. Ni biologistes ni sociologues ne peuvent prétendre connaître l'Inde. Pour la comprendre, il faut y résider ou plutôt s'assimiler au milieu ambiant, en abandonnant l'idée du soi, pour étudier le caractère d'un autre soi, modelé par l'enseignement de légendes primitives et religieuses. Les apôtres des Dieux se sont présentés comme les intermédiaires entre l'homme et la divinité pour répandre ces idées.

La nature passive de l'Indien est la résultante d'une philosophie qu'on lui a inculquée et qu'il s'impose à lui-même, sans chercher à en approfondir les sources par l'analyse objective des valeurs qui sont la base de tous ses maux.

La spéculation sur les esprits et la domination spirituelle des masses se sont perpétuées jusqu'à nos jours avec autant de force et de violence qu'à leur éveil. La morale elle-même s'est transformée avec l'esprit religieux pour s'incorporer définitivement dans l'éthique métaphysique de l'hindouisme.

Le conformisme et le respect du conformisme, sont des aspects parasitaires de la civilisation indienne, pourtant si brillante et séduisante en d'autres points.

De multiples scènes de la vie illustrent ce fait, telle l'histoire que contaient ce professeur de l'Alliance Française rencontré lors de notre passage à Bombay. Il fut choqué par l'activité peu séduisante de la femme d'un

de ses élèves (ingénieur dans une succursale du trust « Tata-Mercedes »), qui nettoyait régulièrement le sol de son appartement situé dans un quartier bourgeois avec des excréments de vache.

C'est un exemple banal du conformisme indien que l'on a tendance à attribuer uniquement aux couches sous-développées et sous alimentées, atteintes par le paupérisme. Du plus riche au plus pauvre, à quelques exceptions près, l'illogisme du mysticisme se perpétue au sein même de la société moderne. Celle-ci est en évolution dans certains centres mais elle reste embryonnaire en général.

Une barrière insaisissable se dresse entre les visées réalistes d'une minorité qui cherche à transformer le primitivisme dans lequel végète la civilisation indienne et « l'entrisme » permanent des doctrines religieuses irrationnelles dans la conjoncture sociale.

Pour s'épanouir plus librement, l'Inde doit se combattre elle-même. C'est une lutte quotidienne qu'elle doit mener : un travail de démythification continu est nécessaire pour permettre aux couches arriérées et à la génération nouvelle, d'avoir une évolution substantielle parallèlement à l'évolution spirituelle.

Pour supprimer l'abêtissement et le traumatisme religieux des masses, les dirigeants indiens ne peuvent rester dans la béatitude, ils doivent trouver des solutions propres au caractère des habitants et surtout éviter de tomber dans l'embrigadement des prétextes aux doctrines totalitaires...

LA GRANDE MIGRATION

En 1947, lorsque l'Inde et le Pakistan se constituèrent en Etats distincts, un immense mouvement d'exode se produisit.

Dès la proclamation de l'indépendance, des lignes frontalières furent hâtivement tracées. Les régions islamisées du nord et de l'est formèrent le Pakistan, 7 millions d'Hindous et de sikhs y vivaient. Plus de 4 millions de musulmans restaient en Inde.

Les Anglais n'eurent pas grand mal à exciter le fanatisme religieux et les querelles qui couvaient depuis longtemps explosèrent avec extrêmement de violence en provoquant des tueries sanguinaires. L'exode des populations commença. Un va-et-vient de 11 millions d'individus, tourmentés par la faim et la maladie s'échelonnait sur des centaines de kilomètres; ils laissaient derrière eux, leur passé, leurs habitudes et souvent leur famille. Encore maintenant, ceux qui vécurent cette période en parlent avec le frisson. Mais leur objectivité ne dépasse pas l'étroitesse de leur raison-

nement. Si de Buchenwald on revenait « antiboche », eux pour la plupart sont restés antimusulmans. Le rôle prépondérant qu'a joué l'Angleterre dans cette séparation de l'Empire Indien a été oublié. Seul subsiste, l'esprit revanchard et raciste (état d'esprit que l'on retrouve au Pakistan).

Pour s'en remettre, le gouvernement a joué avec les valeurs psychologiques en propagant le culte de l'indépendance.

La reconversion des individus s'accéléra avec l'allant patriotique et religieux de Vinoba, disciple de Gandhi qui parcourut 50 000 km à pied, en réclamant des terres et en prêchant la parole de la sagesse. Toute l'euphorie et le conditionnement étaient entretenus et on vit cette chose incroyable : un individu partant seul de son agram et ramener 12 millions d'hectares de terre cultivable qu'il offrit pour la répartition.

L'exemple de Vinoba a incontestablement surpris. Certains pays occidentaux, comme l'Angleterre, ont

cherché à se servir de ce procédé chez eux, mais la tentative était vouée d'avance à un échec. Demandez à un Dassault par exemple, de partager la moitié de ses biens avec les ouvriers qu'il emploie... C'est sans commentaire... Pourtant le Maharajah de Mysore a signé un certificat de donation en blanc à Vinoba en disant : « Le nombre d'hectares que tu indiqueras sera le mien à condition que tu n'empiètes pas sur les terres de mon voisin... »

LE CHOC DE BENARES

Du Pendjab au Kerala, nous sommes arrêtés dans toutes les grandes villes : New Delhi, Bombay, Madras sont de grands centres où s'agglutine une population massive. La modernisation des quartiers administratifs, l'élargissement des rues, le confort apparent qui semble s'installer, maquillent une réalité sauvage qui ne peut échapper.

Les faubourgs sont peuplés d'indigents, de mendiants, de sans-logis. A Bombay, des milliers et des milliers de personnes couchent sur les trottoirs.

La mendicité est passée dans les mœurs, au même titre que le larbinisme. Une foule de pauvres hères sillonne les rues; leur seule ressource, tendre la main — Backchich ! Backchich !

La directrice de « Hall India Radio » à New Delhi, nous expliquait qu'une famille de sept personnes se nourrissait quotidiennement en se partageant une poignée de riz. Par contre, nous avons été invités à Bombay dans l'Achram d'un Sadhu, épris de culture française, et si le repas des saints n'était pas spécialement choisi, la quantité y était.

A Pondichéry, les porteurs couchent dans la rue avec leur pousse-pousse.

Dans le Madhya Pradesh, il n'est pas rare aux périodes de mousson de trouver le cadavre d'un gueux, d'un « intouchable » flottant dans une eau boueuse ou gisant comme une bête au pied d'un arbre, avec pour derniers compagnons, les vautours rapaces se disputant sa carcasse.

A Badami, au sud de Bombay, dans un petit village, une pauvre vieille agonisait, tourmentée par la morsure d'un cobra. Le centre médical n'avait certainement pas été ravitaillé et les quelques cachets de quinine que nous lui avons donnés pour apaiser sa souffrance n'ont pu la soulager que momentanément. La scène était terrible et je dois l'avouer, nous sommes repartis persuadés qu'elle allait succomber après quelques convulsions. Mais le paradoxe atteint son apogée à Bénarès...

Lépreux et drogués se confondent au milieu de bourgeois et de riches propriétaires fanatisés par les eaux sacrées du Gange. A Bénarès toutes les horreurs sont permises. Des vieilles femmes en guenilles vous tendent une main rongée par la lèpre pour réclamer du « Backchich ». Dans les ruelles étroites et puantes qui longent le Gange, des trafiquants de toutes sortes ont installé leur commerce.

Voici le Brahmane « marron » qui pour quelques roupies, vous adresse un billet de recommandation pour Siva ou Vichnou.

Ici, c'est la fumerie d'opium où avec quelques bouffées de marghillé, un étrange bien-être vous transporte dans l'eau-déjà et vous fait découvrir le dépassement de soi et la méditation. Là, un sage, allongé grassement, complètement nu, se masturbe sous les yeux de tous. On lui apporte à manger. Il ne se déplace même pas pour assouvir ses besoins. Tel un enfant, ses disciples l'essuient. En revanche il leur enseigne la sagesse qu'il a acquise par l'ascétisme et la méditation.

C'est un spectacle ahurissant, impensable au XX^e siècle. Sur les bords du Gange, nous avons vu des dogues se disputer le cadavre d'un enfant qui avait été jeté dans le fleuve. Un peu plus loin, des femmes indifférentes prenaient leur bain et leurs saris détrempés, laissaient découvrir les charmes de leurs formes.

Toujours le long du fleuve, les Ghats, lieux saints où l'on brûle les cadavres sont animés par une foule excitée et curieuse. Le cadavre est allongé sur une bûche (ou sur des bûches suivant la richesse de la famille), recouvert d'un voile, copieusement arrosé de poudre multicolore. Il est déposé sur le charnier. Le voile brûle tout de suite et le corps sous l'effet de la chaleur, se tord comme un serpent autour d'un branche. Petit à petit il

se consume en dégageant une fumée malodorante... Les cendres seront jetées en grande cérémonie dans les eaux sacrées, le vent les dispersera. Siva les récupérera... Tous les ghats en Inde se ressemblent, mais ceux de Bénarès se distinguent par l'ampleur de leur commerce.

Malgré ce ramassis inconditionnel de crasse, l'ivresse collective de la ville sainte se répercute sur les plus insensibles. L'orgueil est oublié, l'abandon physique et moral est compensé par l'espoir de se voir miraculé.

Et la roue tourne, tourne et tournera encore longtemps à moins qu'un phénomène social ne vienne perturber le pacte tacite que l'homme entretient avec la divinité.

L'INDE ET LES CASTES

Les défenseurs inconditionnels du système des castes, tendent à faire le rapprochement avec les classes sociales en Occident. Ce n'est pas absolument exact. En Europe, ce sont les possibilités pécuniaires qui déterminent et différencient les individus. Si les classes deviennent de plus en plus indistinctes et par conséquent multiples, les valeurs réelles qui peuvent les dissocier sont d'ordre monétaire.

En Inde, il n'est pas nécessaire d'être un riche propriétaire ou un digne notable pour « gravir l'échelle sociale ». Tout dépend de la façon dont on est né. Les castes, disent les Indiens, ne peuvent que refléter la répartition naturelle des hommes en quatre catégories : les prêtres, les guerriers, les marchands et les artisans. Elles-mêmes divisées en sous-catégories.

On est solidaire les uns des autres à l'intérieur d'une même secte et les mariages s'effectuent en tenant compte de la répartition. Le gouvernement a supprimé légalement les castes. Il a proclamé la libération des intouchables, la possibilité de se marier entre gens d'origines différentes, mais ses efforts sont vains.

Les intouchables naissent et restent intouchables. Il n'y a que depuis peu de temps qu'ils peuvent utiliser les puits des villages. Mais pratiquement un sans-caste n'a aucun droit de cité. Nous avons vu à Bhubaneswar, un

intouchable se faire chasser d'un « café ». Il avait soif. Le patron lui a versé de l'eau dans le creux de la main sur le pas de la porte et il l'a bue comme peuvent boire les chiens.

L'accès des locaux publics leur est juridiquement reconnu mais interdit par l'opinion publique.

Dans un village reculé du nord de Sanchi, nous nous sommes adressés au patriarche pour acheter des œufs. « Quel est votre prophète et quelle est votre caste nous a-t-il demandé. » Nous n'avons pas de prophète et nous n'avons pas de castes. Le patriarche s'est détourné. Les œufs, c'est un indigène, une « cloche » quoi, qui nous les a donnés.

Autant de travaux, autant de castes et de sous-castes. Un Dhoibis par exemple, celui qui lave le linge, n'acceptera jamais de faire le cuisinier ou de balayer le sol. Le cuisinier ne touchera pas à la vaisselle et le balayeur ne rincera pas les toilettes.

Il n'est pas rare de rencontrer dans une famille bourgeoise, au revenu pourtant modeste, 10 ou 12 serviteurs.

Chaque individu est prédestiné dans le travail comme dans la vie. A quel bon changer sa condition !

Dans certaines villes, des essais de mélanges ont été essayés. Brahmanes et intouchables vivent côte à côte, sans heurts apparents, pour le moment du moins.

BIRTH CONTROL

Au recensement de 1961 une progression de 80 millions d'individus par rapport à celui de 1951 a été enregistrée. Les statistiques précisent qu'il y a chaque jour 22 000 Indiens de plus que la veille, soit 8 millions à l'année. Au total quatre cent trente-huit millions d'habitants. L'accroissement de la population a évolué pendant ces dernières années à raison de 21,5 %. Le gouvernement, poussé par les planificateurs, multiplie dans les villes et les campagnes les centres de « family planning » ou de « Birth control ». Un budget important est consacré à la lutte contre la natalité.

La stérilisation est fortement encouragée. C'est un exemple presque unique au monde et dans certaines régions, comme le Kerala, une grande campagne de propagande est ouverte et des primes sont offertes aux « volontaires ».

Officieusement 1 200 000 personnes, hommes et femmes, auraient été opérées depuis 1958.

Le mouvement pour le « family planning », malgré les affiches et les films qui en répandent l'idée, n'a pas l'ampleur qu'il devrait avoir. Quant au Birth Control, il n'est pour ainsi dire pas connu, pratiqué seulement dans les couches supérieures et combattu dans les villages des campagnes par les représentants de la religion.

Le gouvernement a pris des mesures énergiques en multipliant les produits anticonceptionnels, en légalisant l'avortement et en employant un système de taxe pour les familles de plus de 4 enfants. Un ministère a été créé pour le contrôle de la population. Une tâche écrasante reste à réaliser. Elle ne doit pas sombrer devant l'apathie générale. A savoir maintenant, si la politique « de compréhension fraternelle » du Vatican envers les religions annexes, n'ira pas à l'encontre, une fois de plus, de l'émancipation sexuelle des individus et du développement des méthodes de la limitation des naissances.

LA VACHE OU L'ÉPI DE BLE

Plus le pays est sous-développé, plus la répercussion des phénomènes sociaux est disproportionnée à son importance. Ainsi la période électorale donne lieu à des manifestations de grande envergure. Orateurs et tribuns interpellent les foules sur les places publiques. Chacun tire la ficelle de son côté.

La constitution indienne prévoit un parlement central (le Lok Sabha) qui siège à New Delhi et des assemblées d'Etat. Le parti du Congrès, dont le symbole est la vache, est nettement majoritaire. Au Lok Sabha, en 1962, il obtint près de 75 % des sièges, soit 356 contre 29 pour le parti communiste, 12 pour le parti socialiste Praja, 22 pour le Swatandra et 14 pour le

Jan Sangh. 56 sièges ont été obtenus par des candidats indépendants.

Aux assemblées d'Etat la majorité du Congrès est encore plus sensible. Malgré sa popularité, il est en divorce avec la génération étudiante montante. Ses cadres sont vieux et trop tournés vers le passé. Ils parlent très facilement de la lutte pour l'indépendance, mais ils frôlent les problèmes actuels sans les résoudre. C'est du moins ce que lui reprochent ses adversaires.

La Swatandra représente la droite traditionnelle. C'est le parti de l'Inde hindoue, ses chefs sont religieux. Il juge de très haut ses adversaires et les accuse de manger de la viande de vache. Il n'a pas encore employé



le mot « cannibalisme » pour cataloguer le parti communiste dont le symbole est la faucille et l'épi de blé.

Voici un extrait de l'édition du journal qu'il diffusait en 1962 pour sa propagande électorale : « Nos chefs imbéciles ont choisi d'être laïcs pour obtenir les faveurs des gouvernements étrangers, etc. »

Le parti socialiste tout comme la S.F.I.O. n'a de socialiste que le nom. Sa politique est de droite, l'audience qu'il a auprès du peuple est pratiquement nulle.

Le congrès doit tenir compte pourtant du parti communiste car il est le seul actuellement à maintenir l'opposition. Il a pour fief le Kerala, Etat du sud de l'Inde, le long de la côte malabare.

Les 17 millions d'habitants de cet Etat, sont formés de groupes ethniques et religieux très différents. Aux nombreuses couches humaines, viennent s'ajouter des éléments venus par mer et de l'ouest : des musulmans et des chrétiens. On compte aujourd'hui 3 millions de musulmans et 4 millions de chrétiens. Communistes et chrétiens font trembler, ensemble, l'édifice traditionnel hindou et il n'est pas rare qu'un indigène vous confie : je suis chrétien et communiste.

Le parti est arrivé au pouvoir en 1957 en recueillant 40 % des suffrages et soixante sièges sur cent vingt à l'assemblée provinciale. Il eut le tort en 1959 de vouloir nationaliser les écoles religieuses. Un mouvement

de protestation s'ensuivit dans toute l'Inde et le gouvernement en profita pour appliquer la constitution. Il proclama la dissolution du gouvernement provincial et les élections qui suivirent donnèrent encore plus de voix aux communistes. Une machination gouvernementale leur barra la route du pouvoir. Il n'en est pas moins vrai que le Kerala reste la forteresse du communisme en Inde.

Malgré tout, le niveau de vie des individus est aussi bas dans cette région que partout ailleurs en Inde. Le problème pour un parti qu'il soit de gauche ou de droite, qui cherche à satisfaire les bonnes grâces de la population, est de créer un climat psychologique favorable à sa propagande ; le parti communiste n'a pas hésité à s'associer aux chrétiens, à promettre aux musulmans et à ménager les hindous. Mais le rôle des parlementaires reste le même. A Trivandrum, capitale du Kerala, le gouvernement d'Etat a fait construire une immense université moderne que l'on montre en exemple aux européens. Si cette université à l'architecture futuriste est le témoignage du dynamisme du système, comment expliquer la condition humaine et les milliers de chômeurs qui crévent de faim à côté ?

Qu'ils soient de droite ou communistes, les gouvernements indiens créent systématiquement de nouvelles classes sociales : celle des futurs intellectuels et celle des analphabètes. Ajoutez à tout cela le régime des castes !

CONCLUSION

Un changement de perspectives commence à poindre et la science sape chaque jour le monde des apparences et rapproche l'Inde de la réalité. Les fondements jusqu'ici admis sont attaqués de toutes parts et ils nous font découvrir des aspects situés au-delà des limites de notre entendement, mais perceptibles au moyen de facultés dont nous avons jusqu'ici méconnu une utilisation.

L'ignorance et l'illusion sont attaquées de toutes parts par la biologie, la physique, la sociologie, les mathématiques et la psychologie analytique.

Faut-il penser que les données morales et religieuses de l'Inde mystique vont disparaître ? Je ne pense pas. Il est impossible de vivre à l'heure actuelle sans conception structurelle définie mais ce n'est certes pas le matérialisme qui est susceptible de remplacer celle affaiblie par le temps. La science sur laquelle se sont jusqu'à présent appuyés les matérialistes, nous démontre qu'elle est détachée de la plus fondamentale erreur en donnant lieu à une autre croyance : celle des réalités tangibles.

Il serait inhumain d'imposer aux Indiens une structure étatique marxiste-léniniste. Ce serait les plonger dans la pire dictature, comparable à celle de la Chine. Mais il est aussi inhumain de laisser les individus assujettis aux croyances et au mysticisme entretenus par le capitalisme, dans des conditions moyenâgeuses impensables.

S'il nous est possible extérieurement, d'envisager les données du problème, nous ne pouvons pas les résoudre dans leur essence. C'est la génération indienne qui devra trouver une solution au dilemme. Nous sommes (occidentaux), imprégnés de la morale chrétienne. L'éthique hindoue reste imperméable à notre compréhension.

Nous autres, nous avons acquis nos idées révolutionnaires dans un certain contexte et leur efficacité est démographiquement applicable dans la conjonction sociale qui les a fait naître. Que les mieux éclairés les prennent en exemple, soit, mais ils doivent créer de nouvelles méthodes, propres à leur civilisation, avec pour perspective première, la libération morale humaine.

Marcel ROTOT.

BAKOUNINE ET LE MATERIALISME

NOUS entendons par science rationnelle celle qui, s'étant délivrée de tous les fantômes de la métaphysique et de la religion, se distingue des sciences purement expérimentales et critiques d'abord en ce qu'elle ne restreint pas ses investigations à tel ou tel objet déterminé, mais s'efforce d'embrasser l'univers tout entier, en tant que connu, car elle n'a rien à faire avec l'inconnu ; et ensuite en ce qu'elle ne se sert pas, comme les sciences ci-dessus mentionnées, exclusivement et seulement de la méthode analytique, mais se permet aussi de recourir à la synthèse, procédant assez souvent par analogie et par déduction, tout en ayant soin de ne jamais prêter à ces synthèses qu'une valeur hypothétique, jusqu'à ce qu'elles n'aient été entièrement confirmées par la plus sévère analyse expérimentale et critique.

La Philosophie rationnelle

Les hypothèses de la science rationnelle se différencient de celles de la métaphysique en ce que cette dernière, déduisant ses siennes comme des conséquences logiques d'un système absolu, prétend forcer la nature à les accepter ; tandis que les hypothèses de la science rationnelle, issues non d'un système transcendant, mais d'une synthèse qui n'est jamais elle-même que le résumé ou l'expression générale d'une quantité de faits démontrés par l'expérience, ne peuvent jamais avoir ce caractère impératif et obligatoire, étant au contraire toujours présentées de manière à ce qu'on puisse les retirer aussitôt qu'elles se trouvent démentées par de nouvelles expériences.

La philosophie rationnelle ou science universelle ne procède pas aristocratiquement, ni autoritairement comme feu dame métaphysique. Celle-ci s'organise toujours de haut en bas, par voie de déduction et de synthèse, prétendant bien reconnaître aussi l'autonomie et la liberté des sciences particulières, mais dans le fait elle les génère horriblement, jusqu'au point de leur imposer des lois et même des faits qu'il était souvent impossible de retrouver dans la nature, et de les empêcher de se livrer à des expériences dont les résultats auraient pu réduire toutes ses spéculations au néant. La métaphysique comme on voit, agissait selon la méthode des Etats centralisés.

La philosophie rationnelle au contraire est une science toute démocratique. Elle s'organise de bas en haut librement, et a pour fondement unique l'expérience. Rien de ce qui n'a été réellement analysé et confirmé par l'expérience, par la plus sévère critique ne peut être par elle accepté. Par conséquent Dieu, l'Infini, l'Absolu, tous ces objets tant aimés de la métaphysique, sont absolument éliminés de son sein. Elle s'en détourne avec indifférence, les regardant comme autant de mirages et de fantômes. Mais comme les mirages et les fantômes sont une partie essentielle du développement de l'esprit humain, puisque l'homme n'arrive ordinairement à la connaissance de la vérité simple qu'après avoir imaginé, épuisé toutes les illusions possibles, et comme le développement de l'esprit humain est un objet de la science, la philosophie rationnelle leur assigne leur vraie place, ne s'en occupant qu'au

Ces CLASSIQUES de l'ANARCHIE ont été extraits de :

Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme de Michel BAKOUNINE

Livre épuisé que la librairie Publico et les Editions de Delphes publieront prochainement. Nous sommes sûrs que militants et sympathisants participeront tous à sa souscription future.

point de vue de l'histoire et s'efforce de nous montrer en même temps les causes tant physiologiques qu'historiques qui expliquent la naissance, le développement et la décadence des idées religieuses et métaphysiques aussi bien que l'esprit humain. De cette manière elle leur rend toute la justice à laquelle elles ont droit, puis s'en détourne pour toujours.

Son objet c'est le monde réel et connu. Aux yeux du philosophe rationnel il n'est qu'un être au monde et une science. Par conséquent il tient à embrasser et à coordonner toutes les sciences particulières en un seul système.

La Sociologie

CONSIDERES à ce point de vue, le monde humain, son développement, son histoire — que nous avons envisagés jusque-là comme une manifestation d'une idée théologique, métaphysique et juridico-politique, et dont nous devons recommencer l'étude en prenant pour point de départ toute la nature et pour fil directeur la propre physiologie de l'homme — nous apparaîtront sous un jour tout nouveau, plus naturel, plus large, plus humain et plus fécond en enseignements pour l'avenir.

C'est ainsi que l'on pressent dans cette voie l'avènement d'une science nouvelle, la sociologie — c'est-à-dire la science des lois générales qui président à tous les développements de la société humaine. Elle sera le dernier terme et le couronnement de la philosophie positive. L'histoire et la statistique nous prouvent que le corps social, comme tout autre corps naturel, obéit dans ses évolutions et transmigrations à des lois générales et qui paraissent être tout aussi nécessaires que celles du monde physique. Dégager ces lois des événements passés et de la masse des faits présents, tel doit être l'objet de cette science. En dehors de l'immense intérêt qu'elle présente déjà à l'esprit, elle nous promet dans l'avenir une grande utilité pratique ; car de même que nous ne pouvons dominer la nature et la transformer selon nos besoins progressifs que grâce à la connaissance que nous avons acquise de ses lois, nous ne pourrions réaliser notre liberté et notre prospérité dans le milieu social qu'en tenant compte des lois naturelles et permanentes qui le gouvernent. Et du moment que nous avons reconnu que l'âme qui, dans l'imagination des théologiens et des métaphysiciens, était censé séparer l'esprit de la nature, n'existe

pas du tout, nous devons considérer la société humaine comme un corps sans doute beaucoup plus complexe que les autres, mais tout aussi naturel, et obéissant aux mêmes lois, plus celles qui lui sont exclusivement propres. Une fois ceci admis, il devient clair que la connaissance et la stricte observation de ces lois devient indispensable, pour que les transformations sociales que nous entreprendrions soient viables.

Le besoin de savoir

QUELLE est donc cette curiosité impérieuse qui pousse l'homme à reconnaître le monde qui l'entoure, à poursuivre avec une infatigable passion les secrets de cette nature dont il est lui-même, sur cette terre, le dernier est le plus complet résultat ? Cette curiosité est-elle un simple luxe, un agréable passe-temps, ou bien l'une des principales nécessités inhérentes à son être ? Nous n'hésitons pas à dire que de toutes les nécessités qui constituent sa propre nature, c'est la plus humaine et qu'il ne devient réellement homme, ne se distingue effectivement de tous les animaux des autres espèces que par cet inextinguible besoin de savoir. Pour se réaliser dans la plénitude de son être, avons-nous dit, l'homme doit se reconnaître et ne se reconnaît jamais réellement tant qu'il n'aura pas reconnu réellement la nature qui l'enveloppe et dont il est le produit. — A moins de renoncer à son humanité, l'homme doit savoir, il doit pénétrer par sa pensée tout le monde visible et, sans espoir de jamais en atteindre le fond, en approfondir toujours davantage la concordance et les lois, car notre humanité n'est qu'à ce prix. Il lui faut en reconnaître toutes les régions inférieures, antérieures et contemporaines à lui, toutes les évolutions mécaniques, physiques, chimiques, géologiques, organiques, à tous les degrés de développement de la vie végétale et animale. — c'est-à-dire toutes les causes et conditions de sa propre naissance et de son existence, afin qu'il puisse comprendre sa propre nature et sa mission sur cette terre, — sa patrie et son théâtre unique, — afin que dans ce monde de l'aveugle fatalité il puisse inaugurer le règne de la liberté.

Telle est la tâche de l'homme ; elle est impéable, elle est infinie et bien suffisante pour satisfaire les esprits et les cœurs les plus ambitieux. Etre instantané et imperceptible au milieu de l'océan sans rivages de la transformation universelle, avec une éternité ignorée derrière lui, l'homme pensant, l'homme actif, l'homme conscient de son humaine mission reste fier et calme dans le sentiment de sa liberté qu'il conquiert lui-même, en éclairant, en aidant, en émancipant, en consolant, sa récompense est autour de lui. Voilà sa consolation, sa récompense et son unique paradis. Si vous lui demandez après cela son intime pensée et son dernier mot sur l'unité réelle de l'univers, il vous dira que c'est l'éternelle et universelle transformation, un mouvement sans commencement, sans limites et sans fin.

Michel BAKOUNINE, Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme (1867-68).

Actualité anarchiste

PARIS COMMUNIQUE DE LA F.A. :

Nous protestons énergiquement contre l'utilisation tendancieuse que fait le Front Ouvrier Révolutionnaire Démocratique Cubain de notre résolution sur Cuba publiée dans le dernier numéro du « Monde Libertaire ».

Dans sa feuille d'information éditée à Miami (U.S.A.), le F.O.R.D.C. publie notre motion sous le titre inquiétant : « De nos frères du monde libre » ; on peut y lire que nous dénonçons « ceux qui luttent contre Castro seulement pour rétablir à Cuba une dictature fasciste », mais la suite : « ou un régime à la solde du gouvernement des U.S.A. » a été purement et simplement escamotée.

Nous tenons à réaffirmer que notre critique du totalitarisme castriste est indissociable de notre lutte contre le capitalisme des U.S.A. ou d'ailleurs.

BRIANÇON

Camping international des jeunes libertaires

Manifestation de l'esprit internationaliste de l'anarchisme, la concentration libertaire a, une fois de plus, été une réussite. C'est dans un cadre très agréable, près de Briançon, qu'ont vécu ensemble pendant tout le mois d'août des camarades italiens, anglais, français, espagnols, hollandais, canadiens, créant une chaude ambiance libertaire.

Nous ne pouvons souhaiter qu'une chose, c'est que l'année prochaine des camarades d'autres mouvements viennent encore partager cette expérience enrichissante.

GRENOBLE

Etudes sur l'anarchisme

Notre camarade Roland Lewin a publié, à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble, un « Essai sur le militant libertaire Louis Lecoin » (174 p.), à partir duquel il retrace certaines étapes du mouvement anarchiste international.

Il prépare actuellement une thèse sur les faits et les idées libertaires de 1914 à nos jours. Tous les camarades susceptibles de lui fournir des documents ou renseignements à ce sujet sont priés d'écrire à Roland Lewin, 17, avenue Washington, Grenoble (Isère).

MONTPELLIER

Congrès de la C.N.T. espagnole en exil

A l'heure où des millions de touristes allaient se faire les complices du régime franquiste se tenant, à Montpellier, du 31 juillet au 10 août, le dernier congrès de la C.N.T.E. en exil. Il y avait là 180 délégués représentant 150 délégations, plus des représentations indirectes de Belgique, d'Italie, d'Afrique du Nord et d'Amérique du Sud.

Dès le premier jour, les confrontations de nombreuses thèses en présence ont créé une ambiance passionnée, voire agitée. De l'aveu même de nombreuses délégations, on constate qu'il n'y a pas eu grand-chose de fait en Espagne depuis 26 ans et que Franco et sa clique sont toujours là. Or, on ne peut pas toujours mettre cet échec sur le compte de la répression ou sur l'absence de moyens financiers. Ce sont donc les problèmes de la résistance intérieure qui ont été au centre des préoccupations de ce congrès.

Nous souhaitons bon courage à nos camarades anarchistes dans leur lutte contre Franco, en les assurant de notre fraternelle solidarité.

ESPAGNE

Face au défaitisme et au déviationnisme actuel, la F.I.J.L. déclare s'opposer résolument à toute attitude immobiliste ou de composition et de collaboration avec le franquisme dans ses manœuvres pour consolider la farce de la libéralisation. Elle dénonce l'attitude négative des secteurs de l'exil qui ont accepté l'immobilisme antifranquiste comme condition de leur continuité dans la tolérance et la légalité octroyée par les gouvernements amis de Franco.

Face au défaitisme et au déviationnisme des forces classiques de la soi-disant gauche espagnole nous devons opposer l'action de toutes les forces authentiquement révolutionnaires de la jeunesse espagnole qui ne comprend pas et n'accepte pas la « liberté » légalisée ou tolérée par les Etats capitalistes ou par la dictature fasciste libéralisée.

F.I.J.L. Comité Péninsulaire.

ITALIE :

BOLOGNE

Les 27, 28, 29 mai s'est tenue, à Bologne, la conférence nationale du mouvement libertaire italien. Cette réunion a servi entre autres à préparer le congrès de la Fédération Anarchiste Italienne qui se tiendra à Carrare du 31 octobre au 4 novembre.

ROME

Après la télévision anglaise, la télévision italienne a également ouvert ses portes aux anarchistes. Au cours d'une émission sur « les anarchistes d'aujourd'hui », nos camarades italiens ont pu développer assez librement leurs positions et informer de ce qu'est réellement le mouvement anarchiste.

L'O.R.T.F. ne semble pas enthousiaste pour une telle expérience.

ANGLETERRE

Les syndicats britanniques marchent main dans la main avec le gouvernement travailliste contre les ouvriers qu'ils prétendent l'un et l'autre représenter : dans leur récent congrès, les Trade-Unions après avoir approuvé la politique des revenus du gouvernement ont accepté le préavis obligatoire pour les revendications de salaires.

Et vive l'autocastration.

Partis de Marble Arch (Londres), le 3 septembre, 22 adhérents du « Comité de 100 » ont marché pendant 8 jours, en direction du centre ultra-secrète de recherches sur la guerre microbienne de Porton dans le « Wiltshire ». Ils ont distribué de la propagande tout au long de leur trajet et ont organisé des meetings, dont un à Hounslow avec les « Libertaires de l'Ouest Londonien ». A leur arrivée à Porton, ils ont tenté avec 200 autres manifestants d'envahir le centre de recherches.

ESPAGNE et PORTUGAL

Qui oserait prétendre que les régimes ibériques ne se libéralisent pas ? Voici des échantillons d'informations relevées dans la presse au cours de septembre :

« Des avocats espagnols s'opposent à la liberté des cultes. »
 « Un avocat et trois syndicalistes sont inculpés d'association illicite. »
 « Les professeurs Aranguren, Garcia Calvo et Tierno Galvan sont exclus à vie de l'Université, d'autres sont suspendus pour deux ans. »
 M. Tierno Galvan, apôtre d'une opposition modérée et licite, demeure-t-il sur ses positions ?

Dans son rapport sur l'Espagne, la Commission Internationale des Juristes déclare : « La liberté d'association n'est reconnue que pour les fins jugées utiles pour l'Etat. Les restrictions arbitraires de la liberté de mouvement et de résidence continuent d'être une procédure utilisée à l'encontre de personnes contre lesquelles il serait difficile de formuler des charges valables. Les journaux... sont introuvables s'ils publient des articles qui déplaisent aux autorités. »

« Un journaliste et quatre avocats

portugais (dont les défenseurs de la famille Delgado) sont arrêtés. »

L'assassinat de Delgado nous montre une fois de plus que Franco et Salazar ne reculent devant rien pour faire taire les opposants qu'ils estiment réellement dangereux. Cela ne va pas sans nous rappeler le garrotage de deux membres de la Fédération Ibérique des Jeunesses Libérales ainsi que l'emprisonnement en France de tous les responsables de cette organisation.

Signalons que la plupart d'entre eux sont toujours soumis à un contrôle sévère par la police française et qu'ils doivent se présenter tous les cinq jours au commissariat.

ITALIE

Au nom d'une « coexistence civile » entre exploités et exploités, M. Nenni, le leader du mouvement socialiste italien a pris position en faveur « d'un socialisme sans lutte de classes ».

Bientôt les ouvriers du parti socialiste italien n'auront plus qu'à faire campagne pour une diminution des salaires.

L'Internationale des Résistants à la Guerre (I.R.G.) a organisé, cet été, en Italie, une semaine d'études sur les techniques non violentes. Les bases d'une commission coordinatrice des centres d'entraînement à la lutte non violente ont été précisées. En plus de Georges Lakey, auteur du « manuel pour l'action directe » étaient présents des délégués de l'Inde, des U.S.A., de la Grande-Bretagne, de France, d'Italie, de Hollande, d'Allemagne de l'Ouest, de Suisse, de Norvège et de Suède.

JAPON

Hôpital de Hiroshima : 20 ans après la bombe continue de tuer. Au cours du dernier semestre, 38 personnes sont mortes victimes de la radiotoxicité.

Actuellement, 162 personnes sont soignées dans cet hôpital qui a vu défilé en 9 mois plus de 204 000 personnes souffrant des conséquences des bombardements atomiques de Nagasaki et de Hiroshima.

Dans le budget français, 6 milliards sont officiellement consacrés à la force de frappe.

On nous informe que le gouvernement n'a toujours pas été interné dans un asile pour fous dangereux.

THAILANDE

On pourra lire dans le compte rendu de l'enquête qui sera publiée par la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) à l'occasion de son Conseil International les informations suivantes :

« Dans les pays du « tiers monde » et même en Europe, il est courant que les enfants âgés de 10 à 14 ans soient obligés de travailler. »

Il y en a 800 000 à Ceylan, 500 000 en Thaïlande et 20 % des filles au travail en Espagne ont moins de 12 ans.

« En République Dominicaine, il n'existe que trois écoles techniques pour 300 000 jeunes de 12 à 20 ans. »

On nous retransmet la même information incroyable que nous vous avons communiquée à la fin de l'information précédente.

U.S.A.

Le « Comité pour la journée du Vietnam », qui siège à Berkeley, a lancé un appel pour faire des 15 et 16 octobre les journées internationales contre la guerre au Vietnam. Il propose d'organiser des meetings le 15 octobre et des actions de désobéissance civile le 16 octobre. Des organisations canadiennes et japonaises ont déjà donné leur accord ainsi que les sections de l'I.R.G. Rappelons que ce Comité relié au mouvement étudiant mentionné plus haut est partisan des méthodes d'action directe. Dernièrement 60 personnes étaient arrêtées pour avoir participé à une action de désobéissance civile consistant à bloquer un train transportant des troupes. Les groupes et organisations qui désirent participer à ces manifestations peuvent prendre contact avec : « Vietnam Committee Day » 2502 Telegraph Avenue, Berkeley 4, California, U.S.A.

M. Roger Heyns a été nommé à la tête de l'Université de Berkeley (3 500 étudiants) en remplacement de M. Martin Myerson. On se souvient que ce dernier avait lui-même succédé à M. Edouard Strong obligé de donner sa démission en raison de la violente campagne menée par les étu-

dants pour la liberté d'expression au sein de l'Université. Il ne semble pas que ces changements successifs de secteurs soient une tactique bien efficace pour désamorcer la campagne étudiante. En effet 53 des étudiants, sur les 82 arrêtés pour résistance aux forces de l'ordre (sic) ont préféré aller en prison plutôt que de s'engager, comme le leur proposait le tribunal, à ne plus participer à des manifestations. C'est ainsi que Mario Savio un des « meneurs » a écoupé de 120 jours de prison. Cette politisation des étudiants américains réputés pour leur « passivité » vient à point pour faire ressortir la lamentable démobilisation des étudiants en France.

L'été 1965 la police new-yorkaise pénétrait dans le quartier noir de Harlem, matraque au poing pour une démonstration de sa force. Il aura fallu attendre un an pour que la presse révèle certains événements qui risquent fort de restreindre le recrutement de noirs dans les forces de « l'ordre ». Victime d'une « malheureuse » erreur, Irving Gilmore, policier noir en civil qui, insigne en main, allait fournir des renseignements à une brigade de policiers en uniforme, a eu droit, de la part de ses collègues, au rituel passage à tabac. « Heureusement » reconnu à temps par un de ses supérieurs il n'a pas reçu la dose habituelle. Il s'en est donc tiré avec plusieurs mois d'hôpital, une incapacité totale à travailler, même dans la police, et des troubles de la parole qui l'empêchent de s'exprimer normalement. Espérons que la police française toujours à l'affût des nouveautés américaines expérimentera bientôt ici ces merveilleux procédés d'autodestruction.

YOUgoslavIE

Ce n'est pas un phénomène caractéristique de « l'Ouest », on emprisonne également dans les pays soviétiques pour refus de porter les armes. L'Internationale des Résistants à la Guerre lance une campagne pour essayer d'arracher aux prisons yougoslaves des objectifs de conscience dont certains purgent des peines de dix ans et plus.

...Il est vrai que Tito est un militaire...

● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste ● Actualité anarchiste

LES ANARCHISTES EN CHINE

Les éditeurs de « Freedom », l'hebdomadaire anarchiste anglais, ont reçu une lettre d'un camarade chinois avec qui ils avaient eu des contacts directs il y a déjà quelques années. L'illégalité dans laquelle doit se développer le mouvement chinois et la répression violente dont il est l'objet rendent difficiles des relations suivies avec lui.

D'après cette lettre, les anarchistes chinois rempliraient les prisons de Mao tout comme les anarchistes russes remplissaient les prisons de l'U.R.S.S. et seraient considérés comme des « bandits » dans le code pénal. Actuellement le mouvement anarchiste se divise en deux branches. L'une d'elles « le drapeau noir » regroupe surtout des étudiants qui ont rejeté le communisme marxiste et qui se répandent dans les campagnes au contact direct des paysans. Notre camarade explique que grâce à un des aspects positifs du régime de Mao ces étudiants proviennent de tous les secteurs de la population. Au cours de ces dix dernières années de nombreux professeurs ont été accusés de propagande anarchiste à travers leur enseignement. Le résultat de la propagande développée par « le drapeau noir » a été la constitution de groupes anarchistes dans de nombreuses régions de la Chine. Leur propagande se révèle réellement dangereuse pour le gouvernement car, se démarquant nettement des menées réactionnaires, elle se borne à exiger l'application d'un communisme authentique.

L'autre mouvement, qui a pour nom « Vers les communes libres », travaille en partie à l'intérieur de l'appareil du parti car ses effectifs proviennent surtout des jeunesses communistes. Leur action a abouti à la création d'une opposition anarchiste face à la bureaucratie marxiste et ils se voient fréquemment taxés de déviationnisme et de provocation dans la presse orthodoxe. S'il existe une différence de tactique entre les deux branches du mouvement anarchiste il n'y a cependant aucune divergence idéologique.

(D'après « Freedom », Vol. 26, N° 17.)

LA CAMPAGNE INTERNATIONALE

pour la libération des prisonniers politiques en Espagne et au Portugal

Cette campagne, lancée au début de l'été par la F.I.J.L. (toujours hors la loi en France) a été reprise par presque tous les mouvements anarchistes sur le plan international.

Son but est double, d'une part essayer d'arracher quelques-uns de nos camarades aux prisons franco-salazaristes, d'autre part de contre-carrer les plans d'un régime qui cherche à faire admettre à l'opinion publique qu'il s'est libéralisé.

Témoignant de la capacité des anarchistes à agir simultanément sur le plan international, la campagne commence à porter ses fruits. Déjà plusieurs journaux bourgeois d'Europe et d'Amérique du Sud se sont vu obligés d'en parler.

Tracts, affiches, papillons (que nous tenons à votre disposition) ont été édités en France, Belgique, Italie, Hollande, etc.

De plus, en Italie une bombe explosait le 17 août à l'ambassade espagnole de Gênes en mémoire de Delgado et Granados, les deux jeunes libertaires garrottés en Espagne.

Le 19 septembre avait lieu en Angleterre, à Londres plus exactement, une manifestation organisée par les anarchistes anglais et le « Comité des 100 » devant les ambassades d'Espagne et du Portugal.

On nous signale que sept de nos camarades ont été arrêtés à la suite de quoi un meeting a été tenu pour protester contre les brutalités de la police qui avait pour la circonstance mis sur pied un impressionnant service « d'ordre ».

MEXIQUE

— Le IX^e Congrès de la Fédération anarchiste mexicaine s'est tenu les 22, 23 et 24 juillet. A l'ordre du jour : le développement de la propagande anarchiste au Mexique.

— Margarita Carbo a présenté à l'université de Mexico une thèse sur « L'influence de Magón dans la révolution mexicaine ». Cet exposé brillant du rôle et des idées des anarchistes au Mexique a été couronné par les félicitations du jury universitaire.

— Incroyable mais vrai ! Nous publions sans commentaires la lettre adressée par la Colonie Pénitentiaire de San Lucas à la revue « Tierra y Libertad » :

« Cher Monsieur, « Au nom de la bibliothèque de la Colonie Pénitentiaire de San Lucas je me permets de solliciter un abonnement gratuit aux prochains numéros de « Tierra y Libertad ».

« Tout matériel de lecture sur les théories anarchistes nous intéresse beaucoup et je vous serais reconnaissant si vous aviez la bonté de nous envoyer des œuvres de Rodolphe Rocker, Pierre Kropotkine et autres théoriciens de l'anarchisme international pour notre bibliothèque. Il n'y a pas d'endroit plus indiqué que la prison pour étudier et penser et plusieurs internés désirent fortement se familiariser avec les théories anarchistes. Malheureusement, nous ne disposons pas de matériel instructif et nous ne pouvons compter sur une aide financière. La colonie compte approximativement 400 membres au total, avec naturellement des goûts, des aptitudes et des capacités intellectuelles différents. Mais, en général, tous désirent s'instruire et élever leur niveau de culture dans le but d'être utiles à la société plus tard. Vous pouvez, monsieur, ainsi que vos camarades anarchistes, nous aider énormément par votre coopération.

« En vous remerciant à l'avance, je vous salue très cordialement. »

Antal Borcsok Balint,
Chargé de la bibliothèque.



BAKOUNINE, LA LIBERTE

(Choix de textes). — (J.-J. Pauvert, éditeur)

Dans l'excellente collection dirigée par Jean-François Revel, qui, parmi d'autres ouvrages, a publié « La Littérature à l'estomac », de Julien Gracq, « Pourquoi je ne suis pas chrétien », de B. Russell, « Flagrant délit », d'André Breton, un nouveau titre vient de paraître, qui nous concerne plus particulièrement. Il s'agit d'un choix de textes tirés de l'œuvre monumentale de Bakounine. On peut certes regretter que le format réduit de cette collection ne nous donne qu'un aspect fragmentaire de cette œuvre et on pourra discuter du choix de ces textes, regretter le caractère étriqué de certains qui, pour être bien compris, ont besoin d'être réintroduits dans le contexte; ce sont là des critiques contraires auxquelles aucun des recueils de ce genre n'échappe; il n'en reste pas moins vrai que ce livre va porter à la connaissance du public une pensée généralement méconnue.

Les vues de Bakounine sur une société socialiste, les luttes ouvrières et paysannes, les dangers de la bureaucratie syndicale, les illusions du suffrage universel,

les dangers des religions, mais surtout les pages admirables sur la science qui préfigurent les problèmes que posera aux hommes la nouvelle classe de techniciens; autant de questions qui sont traitées par le grand visionnaire avec un souci de cohésion, de liberté et d'efficacité qui font, de son socialisme, un socialisme à l'échelle de l'homme qui veut se conserver intellectuellement et matériellement intact.

Pourquoi faut-il que ce travail important, qui vient juste au moment où le socialisme disqualifié par le dogmatisme marxiste a besoin de reprendre son second souffle, soit préfacé par un aimable fantaisiste. Sentant les lézards qui font pêter de toutes parts ce que des farceurs n'ont pas craint d'appeler le « socialisme scientifique » comme si la science n'était une remise en question continue des certitudes du moment), celui-ci essaie de rattacher aux partisans de l'infaillibilité historique un homme dont justement tout l'enseignement consiste à plier l'histoire devant l'homme.

EN FRANCE LA FIN DE L'OPPOSITION

par Jean-François REVEL. — (Julliard, éditeur)

Comme tout le monde, j'avais entendu parler de « Pourquoi des philosophes » et de « La Cabale des Dévôts », mais je n'avais encore rien lu de Jean-François Revel. J'avais tort. J'ai sur ma table « En France, la fin de l'opposition » et c'est une bouffée d'air frais qui gonfle ces pages denses, nerveuses, indignées, chaleureuses. Je suis de ceux qui ont souvent regretté la dégénérescence du pamphlet, art des temps mesurés aujourd'hui tombé en quenouille. Jean-François Revel, lui, est un pamphlétaire de race et on peut espérer que le succès qu'il rencontre incitera des jeunes à laisser à la style de professeur qui embrouille nos lettres et avilit la langue.

On ne raconte pas un livre comme

« En France, la fin de l'opposition ». Il suffit de savoir que Revel ne se contente pas d'agripper les politiciens au collet. Il sait bien, lui, qu'ils sont les fruits gâtés d'un milieu et que ce milieu n'est pas composé de tels ou tels hommes, de tels ou tels clans, de telles ou telles classes, mais de la multitude des êtres qui composent notre société. Gauche, droite, capitalistes ou prolétaires, chrétiens ou athées, intellectuels ou manuels, aucun n'échappe à sa plume affûtée par une verve, nourrie aux meilleures sources.

Un livre à lire sans faute, même si l'auteur propose un certain nombre de valeurs qui ne me paraissent guère meilleures que celles qu'il pulvérise.

LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE

par MAO TSE-TOUNG. — (Union Générale d'Édition)

Ces dix dernières années, tous les colonialistes ou les anticolonialistes qui se sont affrontés dans le monde se sont réclamés d'une doctrine que Mao a définie dans les rapports destinés à l'Académie militaire de l'Armée Rouge et qui sont réunis aujourd'hui dans un ouvrage qui porte comme titre « La Guerre révolutionnaire ». On peut se demander, tout au moins pour le premier de ces textes, si le titre est bien approprié à la matière qu'il entend traiter. On peut également se demander si cette matière apporte dans « l'art militaire » (sic) le renouveau qu'on prétend y trouver les officiers de coup d'État engagés dans l'aventure algérienne.

Essayons tout de même de nous y retrouver dans des textes alourdis par une phraséologie militaire agaçante et des redites qui s'accrochent mal avec le fin lettré que la propagande communiste chinoise nous présente lorsqu'elle nous parle de Mao Tsé-toung.

Tout d'abord, Mao constate l'infériorité de l'Armée rouge en hommes et en matériel. « Lorsque l'ennemi est supérieur, nous dit-il, il faut refuser l'affrontement, rassembler ses troupes, manœuvrer en marche et en contre-marche, de façon à surprendre une partie des forces de l'adversaire, lorsqu'elles sont divisées, afin de les écraser, les unes après les autres. Peut-être ! Mais il me semble qu'il n'y a là rien de bien original et qu'en particulier Bonaparte avait, bien avant Mao et pendant la campagne d'Italie, défini cette tactique sûre. Ensuite,

Mao nous apprend qu'il faut plier devant l'adversaire qui engage une campagne militaire, quitte à revenir une fois ses lignes bien étirées. Bien que peu compétent, je veux bien ! Mais faut-il encore que le pays soit assez vaste pour que cela soit possible et, de toute manière, c'est une tactique souvent employée, bien avant Mao, par la Russie impériale, et qui correspondait aux vastes étendues de son territoire.

Le second rapport offre plus d'intérêt, car il définit le rôle des partisans, non pas pour abattre l'adversaire, mais pour aider l'armée régulière, seule qualifiée pour cela. On l'attire chez soi, on le fait harceler par les partisans et les populations font le vide devant lui. Parfait ! C'est exactement la tactique employée par les Espagnols en lutte contre Napoléon. Et là encore, rien de bien nouveau. En tout cas, on ne voit pas trop ce que cet enseignement pouvait apporter de nouveau, pour l'Algérie, aux officiers qui n'avaient avec eux ni la population ni l'espace et qui, au contraire, avaient une supériorité écrasante en hommes et en matériel.

En vérité, lorsqu'on ferme ce petit livre, on serait tenté d'écrire : « Beaucoup de bruit pour rien », si on ne savait pas qu'effectivement il existe une autre théorie de Mao envers les peuples colonisés. Que, de cette théorie, ni Mao, ni ses adversaires n'en parlent, et pour cause. Le premier n'a aucun intérêt à le faire et les autres l'ignorent. Nous le ferons pour eux à l'occasion.

COLLECTIONS POPULAIRES

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Par Gustave Flaubert (L.P.). Ce livre a comme toile de fond la Révolution de 1848. Certes, cela n'a rien à voir avec Jules Vallès, Flaubert, bourgeois pontoufflard, voit les événements de l'extérieur. Pourtant ce roman qui nous retrace une époque est extrêmement intéressant en ce sens qu'il fait revivre toutes les classes de la société. On comprend mal la trouille avec laquelle il fut accueilli.

LES AMOURS SINGULIERS

De Roger Peyrefitte (L.P.). Ce n'est pas le meilleur Peyrefitte. Enfin, à l'amour que des meilleurs bien éprouvés pour des jeunes garçons s'ajoute l'amour que d'autres messieurs éprouvent pour des demoiselles. C'est en vérité la seule chose singulière de ce roman de Peyrefitte.

LES REVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE

De J.-J. Rousseau (L.P.). Dans ce livre qui se veut une suite des « Confidences » Rousseau parle constamment de lui et pas toujours de façon convaincante. Mais le style de ce

dernier ouvrage de l'écrivain est éblouissant et le place au premier rang de sa génération.

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH

Par J.-H. Chase (L.P.). Ce policier est un classique du genre. Mais il a un autre avantage, c'est de nous préparer à mieux comprendre « Sanctuaire », le chef-d'œuvre de William Faulkner, qu'il démarque à chaque page.

LE CHATEAU DE MA MÈRE

De Marcel Pagnol (L.P.). La suite des mémoires de Pagnol. On peut dire de ce second volume ce que je disais du premier. Plus que ses autres œuvres, les souvenirs de Pagnol nous démontrent qu'il est un écrivain de race. À l'occasion de ce livre, je voudrais signaler l'amélioration de la présentation du Livre de Poche. La jaquette de ce livre est délicieuse.

TRAVELINGUE

De Marcel Aymé (L.P.). Pour ceux qui aiment Marcel Aymé, ce livre n'est pas plus mauvais qu'un autre. Disons simplement que nous sommes loin de la « Jument Verte ».

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08
Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

VIENT DE PARAÎTRE

Collection « Comprendre »
ZEMLIAK
U.R.S.S.
Un Etat patron tout-puissant
PRIX : 8 F
En vente : Librairie Publico

EN SOUSCRIPTION

NI DIEU NI MAÎTRE
Anthologie historique du mouvement anarchiste réalisée par l'équipe des Éditions de DELPHES sous la direction de Daniel GUERIN.
Un livre de 612 pages relié pleine toile et contenant un cahier d'iconographie, en souscription (exemplaires numérotés) : 36 F
C.C.P. Librairie PUBLICO 11 289-15 PARIS

A paraître :

LE MAUVAIS SANG
Poèmes
par Claude KOTTELANNE
LES POETES DE LA TOUR
Pour tous renseignements s'adresser à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris-11^e.

NOUVEAUTÉS

- HEM DAY : L'Internationale de 1864 ... 8
- MAITRON J. : Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier français (de D à Lz) (1789-1864) Tome II ... 57
- Collectivisations : Recueil de documents de la C.N.T. (1936-1939) ... 5,50
- BAKOUNINE M. : Les Conflits dans l'Internationale (1872). Tome II. 104
- La Liberté (choix de textes) ... 3

EN ANGLAIS

- MALATESTA : Life and Ideas ... 15
- WOODCOCK : Anarchism ... 8,70
- ELTZBACHER : Anarchism ... 18

ÉCRITS DE BORIS VIAN

- Romans : Elles se rendent pas compte ... 9
- Et on tuera tous les affreux ... 9
- Vercopin et le plançon. ... 9
- L'Écume des jours ... 13,50
- Nouvelles : Les Fourmis ... 9
- Romans et Nouvelles ... 25
- Poèmes : Je voudrais pas crever ... 7,50
- Théâtre : Les Bâtisseurs d'Empire (pièce en 3 actes) ... 7,50
- En 10-18 : L'Écume des jours ... 2,50
- L'Automne à Pékin ... 2,50
- DISQUES : I Le Déserteur (33 T) ... 26,70
- II Le Déserteur (45 T) ... 9,65
- III Pas avec le dos de la Q.I.R. (33 T) ... 26,70
- Album Boris Vian (3 disques 33 T) (tirage limité) ... 98

Maurice FAYOLLE
REFLEXIONS SUR L'ANARCHISME

Dans cette brochure, un militant fait le point d'un siècle d'anarchisme face à l'évolution globale des sociétés.
Prix : 2,50 F
En vente : Librairie Publico 3, rue Ternaux, PARIS (11^e)

QUESTIONS OUVRIÈRES

- ALBA : Le Mouvement ouvrier en Amérique latine ... 6
- BESNARD P. : Le Monde nouveau ... 3
- CHAUMEL : Histoire des cheminots et de leurs syndicats ... 8
- CHAUVET P. : Les Ouvriers du livre en France ... 25
- COLLINET : L'Esprit du syndicalisme ... 6,60
- DANOS et GIBELIN : Juin 1936 ... 6
- DOLLEANS M. : Histoire du mouvement ouvrier en France (3 tomes) ... 30
- DOLLEANS et CROZIER : Angleterre. Allemagne. France. U.S.A. ... 15
- DOMMANGET M. : Histoire du Premier Mai. ... 8
- DUPEUX : Le Front populaire et les élections de 1936 ... 19
- GUERIN D. : 1936. Front populaire ... 19
- KRIEGEL A. : Les Internationales ouvrières ... 4,77
- LANZILLOT : Le Mouvement ouvrier en Italie ... 6
- LEONETTI : Italie ... 6
- LOUIS P. : 150 ans de pensée socialiste ... 18
- Histoire du socialisme en France ... 10

DISQUES

- Les 7 disques de l'album BRASSENS sont mis en vente Chaque exemplaire. 26
- Chants des syndicats américains ... 26
- Histoire de France par les chansons. ... 26
- Les revendications sociales avant 1914 : L'Internationale ; Le grand « métinge » du Métropolitain. 10,65

BRASSENS G.

- Les Copains d'abord ; Le Mouton de passage (45 T) ... 9,65
- Tous les Brassens.
- BARBARA : Ce matin-là ; le Verger en Lorraine (45 T) ... 9,65
- FERRE L. : Ni Dieu, ni Maître (45 T) ... 9,65
- FANON : La Petite Juive ; Tête de quoi. (45 T) ... 9,65
- CHANTS de la Révolution cubaine (33 T) ... 26
- Chants de la Révolution mexicaine (33 T) ... 26
- *
D'AVRAY CH. (disque du souvenir) ... 16
- BREL J. : 33 T. Jéf — Les bonbons. 22,25
- CAMUS A. vous parle (33 T) ... 28,50
- CELINE L. F., par Arletty, Michel Simon (33 tours). 22,25
- Chants populaires de l'U.R.S.S. ... 10
- Canti Anarchia I ... 9,30
- II ... 9,30
- III (33 T) ... 15
- FAURE S. : Naissance et mort des Dieux (45 T) ... 8,00
- MONTERO G. : En sortant de l'école — Chanson pour les enfants, l'hiver — Et la fête continue — Et puis après — Les enfants qui s'aiment ... 22,90
- Chante Aristide Bruant (33 T) ... 22,25
- Chante Mère Courage (45 tours) ... 11
- MORELLI M. interprète les chansons de Mac Orlan (33 T) ... 22,25
- Chante J. Rictus et G. Coude (33 T) ... 22,25
- PHILIPPE G. interprète : Le Petit Prince (33 T). 22,25
- Don Quichotte (33 T) ... 22,25
- PREVERT J. : Chansons interprétées par E. AMADO, M. ARNAUD, G. MONTERO et C. VAUCAIRE (33 T) ... 22,25
- SAUVAGE C. : Chansons de cœur ; Le grand « métinge » ; Chansons de tête Récital ... 25
- 22,50

L'INÉGALITÉ

les TECHNICIENS et les TECHNOCRATES

La science est immuable, impersonnelle, générale, abstraite, insensible. La vie est toute fugitive et passagère, mais aussi toute palpitante de réalité et d'individualité, de sensibilité, de souffrance, de joies, d'aspirations, de besoins et de passions. C'est elle seule qui, spontanément, crée les choses et les êtres réels. La science ne crée rien, elle constate et reconnaît seulement les créations de la vie.

Michel BAKOUNINE.

AUSSI loin que l'on remonte dans l'histoire de l'humanité et celles que soient les structures des sociétés qui se sont succédées, on trouve les hommes divisés en classes. Dès l'instant où des hommes s'en sont remis à l'un d'entre eux pour les diriger, dès l'instant où d'autres hommes s'en sont remis à un autre pour qu'il soit l'intermédiaire entre eux et l'inconnu, dès l'instant où ils eurent inventé le chef et le prêtre, ceux-ci eurent besoin de clients pour affermir l'autorité temporelle et spirituelle que l'ignorance leur avait conférée. Ce sont ces clients qui composèrent la classe dominante qui sous des formes multiples s'est perpétuée jusqu'à nous.

Qu'une classe dirigeante soit composée de prêtres, de guerriers, de juristes, d'oïsis, ou au contraire de chefs d'entreprises, qu'elle soit, comme c'est le cas dans la majorité des sociétés, un amalgame de ces variétés d'individus, n'altère en rien son caractère fondamental qui consiste, en échange de privilèges de tous genres et pas seulement de privilèges économiques octroyés par les chefs et par les prêtres, à assurer, à justifier, à défendre ce système basé sur le principe de l'inégalité.

Depuis la constitution des hommes en société jusqu'à nos jours, les guerres, les révolutions, les transformations économiques, doctrinales, de structures n'ont été que des adaptations, des tassements, des mutations à l'intérieur d'un système inamovible. Des groupes ont pu disparaître, d'autres ont pu émerger de la plebe. Des républiques ont pu succéder aux tyrans avant de laisser la place aux monarchies. Le puissant a pu être abattu, le serf élevé à la dignité suprême. L'histoire a pu déferler ou lécher des générations d'hommes, le principe essentiel, profond, unique qui explique les classes est resté en place. Ce principe c'est le principe de l'inégalité. C'est le principe de base auquel les autres apportent un appui mais qui ne seraient rien sans lui.

A Ur, à Alexandrie, à Athènes, comme à Rome, dans l'immense Chine des lettrés, comme pendant le Moyen Age chrétien, sous la République de 89 comme dans la Russie des Soviets il n'a existé et il n'existe encore que deux catégories d'hommes. Une multitude d'êtres travaillant plus ou moins durement, en possession de libertés plus ou moins étendues, plus ou moins définies et à côté de cette masse, une minorité de chefs de tous genres, de prêtres de toutes confessions spirituelles ou politiques entourés d'une clientèle privilégiée et possédant individuellement ou collectivement tous les moyens de production et d'échanges et tirant de cette possession collective ou individuelle les moyens de maintenir l'inégalité entre les hommes, gage essentiel de la continuation des classes.

Il n'y a pas de différence fondamentale entre le sénateur romain, le sénéchal féodal, le représentant de la République de 89, en mission, ou le membre du comité central du parti communiste russe. Les uns ont pu posséder leur richesse en propre, les autres peuvent en toucher l'usufruit sous la forme de hauts salaires; le capital restant dans les mains de l'Etat, il ont tous vécu ou ils vivent de façon différente des masses et pour que le privilège dont ils jouissent puissent se continuer, il faut que se continue dans la société, l'inégalité, base fondamentale des sociétés divisées en classes.

Même s'il n'en saisit pas la source qui est l'inégalité, l'homme ressent profondément son aliénéation et c'est ce qui explique, avec sa curiosité intellectuelle, les multiples mutations qu'a subies depuis dix millénaires un système inchangé depuis l'aurore de l'humanité. Or nous sommes à la veille d'une de ces mutations inférieures du système qui en assure la stabilité.

LA CLASSE DES TECHNICIENS

Les transformations périodiques du système de classes peuvent prendre deux aspects. Transformations économiques, qui bougent les structures et laissent en place la morale du comportement ou transformations plus profondes qui touchent les mythes de justifications et qui cloient l'ère d'une civilisation et en amorcent une autre. Il est peu sage de vouloir prévoir l'avenir et de toute manière une mutation de ce genre débute toujours par des soubresauts économiques et c'est lorsqu'une économie nouvelle est par trop décalée avec la morale de justification du passé que d'autres mythes naissent et qu'une nouvelle époque dans l'histoire des civilisations débute.

Mais ce qui est certain, c'est que nous assistons aujourd'hui à la mise en place d'une nouvelle classe dirigeante qui, comme celles qui l'ont précédée, aura pour tâche de justifier et de maintenir l'inégalité. Il importe peu que la nouvelle classe soit issue du monde du travail ou de la bourgeoisie. Pour établir son hégémonie elle va reprendre

à son compte l'exploitation économique des hommes, maintenir l'inégalité et justifier au nom d'une morale appropriée la continuation des classes. Mieux, innovant en la matière, on voit cette nouvelle classe en formation nier l'existence des classes, alors qu'elle exerce déjà et jouit d'une partie des avantages que lui a consentis la classe dirigeante actuelle qui, avant de disparaître, se pousse pour lui faire place.

CETTE NOUVELLE CLASSE, C'EST LA CLASSE DES TECHNICIENS !

Oui ! Je sais bien, un certain nombre de militants révolutionnaires qui sont des techniciens vont protester. Je leur ferai remarquer que j'examine ici une classe et non pas les hommes forcément diversifiés qui la composent. Dans le passé la classe dirigeante a fourni de nombreux éléments au mouvement ouvrier et Bakounine, issu lui-même de la classe dirigeante de son époque, ne s'est jamais fait faute de la dénoncer.

C'est peut-être parce qu'il compte parmi ses dirigeants, de nombreux techniciens, c'est peut-être parce que la définition du salaire selon Marx lui a faussé le jugement, c'est peut-être simplement par bonté d'âme envers le collègue qu'il côtoie à l'usine, au chantier ou au bureau que le mouvement ouvrier a tenu à faire une distinction entre la technicien et le technocrate. Cette différenciation ne paraît pas plus valable que celle qu'on peut faire entre le bon ou le mauvais patron classique, entre le patron privé ou l'Etat-patron, entre le capitaliste modeste et le grand capitaliste. Certes, il y a des nuances au sein d'une classe dirigeante, mais ce n'est pas le particularisme individuel qui la définit, mais la solidarité de ses membres dans le maintien de l'inégalité. Il suffit de jeter un regard sur l'histoire pour que l'analogie de la classe des techniciens, avec la classe des seigneurs ou la classe des bourgeois qui lui a succédé saute aux yeux.

Par Maurice JOYEUX

Sous l'ancien régime la classe nobiliaire comptait parmi ses membres de nombreux gentilshommes pauvres, cultivant eux-mêmes leurs champs et qui au cours des jacqueries paysannes servaient souvent de cadres à l'émeute. Des prêtres également ! Mais à part de rares exceptions qui se retrouvent chez les techniciens, la majorité de ces seigneurs et de ces prêtres restaient farouchement attachés à leurs privilèges, comme nos techniciens actuels, qui, même lorsqu'ils appartiennent au mouvement syndical, restent farouchement attachés à l'inégalité dont ils sont les bénéficiaires. Et l'on a pu dire, en faisant une exception pour les cas d'espèces, que l'introduction au sein de la révolte du seigneur ou du bourgeois aigris contre leur classe constituait un élément de corruption de cette révolte, comme l'introduction des techniciens dans le mouvement syndical en a fait reculer le principe égalitaire qui était sa finalité.

J'ai déjà expliqué dans notre journal, mais je veux le répéter ici, que le profit a été un des moyens d'aliénéation d'une classe par une autre au cours d'une période donnée. Avant l'industrialisation à outrance la classe dominante assurait sa pérennité par d'autres moyens que le profit tel qu'il fut traditionnellement défini par les économistes du siècle dernier. Et on voit déjà se dessiner les méthodes nouvelles qui permettront à la nouvelle classe dirigeante de le percevoir de façon différente. A cet égard les expériences de l'Etat-patron, qui possède tout le capital comme en Russie, ou une partie du capital comme en France, sont instructives.

Ni le directeur des usines Renault ni le directeur d'une usine de tracteurs en Russie ne possède le capital de l'affaire qu'il dirige, mais il en touche l'usufruit sous la forme d'un haut salaire qui lui confère les avantages économiques de la classe dirigeante, comme sa fonction dans la hiérarchie lui assure le prestige et lui garantit les manifestations de sa volonté de puissance propre à la classe dominante. Certes, il court le risque d'être licencié et de perdre l'usufruit d'une fortune que l'Etat possède pour lui, mais ce risque n'est pas plus fréquent que celui du capitaliste classique qui pouvait être victime d'une crise économique et se ruiner. Mieux, la solidarité de classes fait que, comme le patron privé trouvait auprès des banques et chez d'autres patrons le moyen de se remettre à flot, le directeur trouve dans la système les postes de compensation qui le maintiennent dans la classe dirigeante.

Mais tous les techniciens ne sont pas directeurs, ingénieurs des mines ou chefs de cabinet d'un ministère ? Bien sûr ! Mais tous les nobles n'étaient pas ducs ou princes, tous les bourgeois capitalistes n'étaient pas banquiers ou administrateurs du comité des forges. Il y a parmi les techniciens des barons et des chevaliers, des gentilshommes pauvres. Il y a des petits usiniers et de modestes entrepreneurs. Mais grâce à l'inégalité, les techniciens ont sauté le pas et ils le savent. Le reste est affaire de clans. Le mousquetaire avait son bâton de maréchal dans ses bottes et aucun manant en ce temps-là ne devenait maréchal. Le petit entrepreneur pouvait construire un jour une ville, c'était un arrangement de clan

auquel son briqueteur ne pouvait accéder. Un dessinateur pourra un jour diriger un bureau d'études mais le manoeuvre spécialisé restera aux manivelles de son tour. Et lorsque par hasard l'homme serf aura « fait le trou » alors il sera intégré, coupé de sa classe originelle. Cette tactique qui est l'exception est classique et toutes les classes dirigeantes y ont eu recours depuis l'antiquité.

LE MYTHE DE L'INEGALITE

Les technocrates ne sont rien d'autre que les éléments de pointe d'une nouvelle classe dominante, les techniciens. Je disais plus haut qu'il n'était pas sage de préjuger de l'avenir et de prétendre par exemple que nous assistons à la fin d'une civilisation et à la naissance d'une autre. On peut toutefois constater qu'avec l'ère des techniciens, de nouveaux mythes se créent. Parmi ces mythes la plus caractéristique est le mythe de « L'HOMME QUI SAIT ». Et il est automatiquement doué de toutes les vertus propres au gouvernement des hommes parce qu'il sait. Le savant est sage. Mieux que la politicien ou l'homme de la rue il sait où il faut s'arrêter. Sa situation économique brillante est juste ! Le pauvre homme ne bénéficie pas de l'avantage du plein air réservé au manoeuvre-maçon. Il reste à l'école jusqu'à trente ans, aux frais de sa famille (les mauvais esprits disent aux frais de la société). Et le mythe prend corps. Même au sein de l'organisation syndicale le technicien fait prime. On se l'arrache ! On le pousse vers les fauteuils de velours ! C'est un militant syndicaliste de premier plan qui me disait un jour et devant elle : « Tu ne voudrais tout de même pas que ma secrétaire gagne autant que moi ? »

Car il faut le constater, même de « gôche » le technicien reprend à son compte le mythe de l'inégalité. Or l'inégalité est le moyen qui permet à une classe dirigeante de maintenir la société divisée en classes. En reprenant à son compte l'inégalité, le technicien se qualifie irrémédiablement, même si comme Raymond Aron, il constate que l'inégalité est injuste.

En effet, dans deux volumes parus dans la collection « Idées », qui nous offre, mille pages, certes intéressantes, d'attendus à un procès dont le verdict est rendu sous forme de conclusion, que nous dit Raymond Aron ?

Pour Aron, il n'existe pas deux classes, mais de multiples classes aux frontières indéfinissables. Aron reconnaît que les hommes luttent sans bien s'en rendre compte contre l'inégalité. Pour lui l'égalité est impossible. De toute manière, à partir d'un certain niveau de vie, elle ne représente plus la même signification qu'autrefois, lorsque les hommes vivaient dans des conditions effroyables de pauvreté.

Nous ne ferons pas nôtres, ces conclusions d'Aron et nous remarquerons qu'elles vont dans le sens de la justification de l'inégalité reprise à son compte par la nouvelle classe dirigeante. Mais nous retiendrons de ces conclusions ces points capitaux :

« L'inégalité demeure, psychologiquement et socialement un problème sérieux et pour de multiples raisons » ce que nient les syndicats et les partisans de « gôche » pourris par les techniciens qui sont en train de submerger leurs cadres.

Et plus loin :

« Ainsi l'augmentation des ressources globales crée parfois un désir d'égalité qui n'est pas susceptible d'être satisfait. »

LE PROBLEME CETTE FOIS EST POSE ET BIEN POSE !

Les hommes aspirent plus ou moins consciemment à l'égalité. La classe dominante, ou les classes divergentes suivant Aron, ne veulent pas ou ne peuvent pas établir l'égalité économique. A partir de ces constatations qui sont les nôtres ou celles modifiées d'Aron, la position d'un mouvement révolutionnaire est nettement définie.

1. — L'opposition ou la différenciation entre les classes est produite par l'inégalité. Par conséquent, tous ceux qui s'accrochent de l'inégalité, acceptent le système des classes. Leur œuvre est réformiste dans le cadre du système qu'ils ne remettent pas en question. Quelle que soit la phraséologie qu'ils emploient, leur prétention au socialisme et à la révolution est une imposture.

2. — Toute classe qui justifie ou accepte l'inégalité est une classe à vocation dominante. La nouvelle classe en voie de constitution, la classe des techniciens, non seulement accepte mais défend avec acharnement ses privilèges de classes. Mais, parmi ces techniciens, nombreux sont ceux qui désirent lutter auprès des ouvriers pour abolir l'exploitation de l'homme. C'est naturellement un atout pour le mouvement ouvrier révolutionnaire; encore faut-il que le technicien apporte son aide à la classe aliénée et ne vienne pas, comme c'est le cas dans le mouvement syndical, la détourner de sa vocation révolutionnaire.

Les militants révolutionnaires ne s'y tromperont pas. Le premier geste du technicien qui rejoint la révolution, c'est de faire sa nuit du Quatre-Août et d'abandonner son privilège : les avantages inhérents à l'inégalité économique et sociale entre tous les hommes.

Si non le technicien reste dans sa classe, dont il est alors le prolongement au sein du mouvement ouvrier.